

Aborder la supervision sous l'angle de la narrativité

Des enjeux épistémologiques aux applications pratiques



La vie a *lieu* dans le récit [...]. Le narratif n'est donc pas seulement le système symbolique dans lequel les hommes trouvent à exprimer le sentiment de leur existence : le narratif est le lieu où l'existence humaine *prend forme*, où elle s'élabore et s'expérimente sous la forme d'une histoire.

(Delory-Momberger, 2009 : 29)

Table des matières :

| | |
|---|-----------|
| 1. Introduction | 1 |
| 1.1 La narrativité dans tous ses états !..... | 1 |
| 1.2 Problématique de ce travail de diplôme | 2 |
| 2. Contexte épistémologique et social de la question : | 4 |
| 2.1 The « narrative turn » ou le collapsus de la pensée moderne..... | 4 |
| 2.2 Déplacement du rapport au savoir..... | 5 |
| 2.3 Déplacement du concept d'identité | 5 |
| 3. La « triple visée » des approches narratives en supervision | 7 |
| 3.1 Une visée narrative : Le « dé-pli narratif »..... | 7 |
| 3.2 Une visée identitaire : La co-construction de l'« identité narrative » | 8 |
| 3.3 Une visée réflexive : Le « re-pli réflexif »..... | 9 |
| 3.4 De la réflexivité à l'« ascriptibilité » | 10 |
| Excursus : « La » ou « les » approches narratives ? | 10 |
| 4. Travailler avec les récits en supervision-: Les apports de la <i>Thérapie Narrative</i>.. | 11 |
| 4.1 Généalogie de la TN..... | 11 |
| · 4.1.1 La question de la posture en TN | 12 |
| · 4.1.2 Une « approche » et non une « école »: | 13 |
| 4.2 Applications de la TN au champ de la supervision | 13 |
| · 4.2.1 Conversations « externalisantes » du problème (White et Epston) | 14 |
| · 4.2.2 Conversations pour « redevenir auteur » (White et Epston) | 15 |
| · 4.2.3 Les « alter-narrations » ou « exceptions au problème » (White et Epston) | 16 |
| · 4.2.4 Evoquer l'« absent mais implicite » des narrations (Jacques Derrida)..... | 17 |
| · 4.2.5 Le « dépliage des énoncés » (Gilles Deleuze)..... | 17 |
| · 4.2.6 Du « paysage de l'action » au « paysage de l'identité » (Michael White) | 18 |
| · 4.2.7 Les cérémonies définitionnelles avec témoins extérieurs (White et Epston) | 20 |
| · 4.2.8 Les « conversations en échafaudage » (Lev Vygotski)..... | 22 |
| · 4.2.9 Autres outils et médiations narratives non-abordées dans ce travail | 23 |
| 5. Conclusion : De la supervision à l'« alter-vision » narrative | 24 |
| Bibliographie : | 26 |
| | |
| Annexe 1 : Récit d'itinérance en narrativité | 29 |
| Annexe 2 : Compléments à la posture éthique du thérapeute narratif..... | 30 |
| Annexe 3 : L'éthique narrative - Kit de voyage dans les entreprises | 31 |
| Annexe 4 : Posture du thérapeute narratif | 32 |
| Annexe 5 : Carte du paysage de l'action et du paysage de l'identité | 33 |
| Annexe 6 : Protocole d'une cérémonie définitionnelle | 34 |
| Annexe 7 : Comment échafauder la zone proximale de développement | 35 |

1. Introduction

Une chose apparemment évidente, et pourtant trop souvent oubliée ou passée sous silence tient au fait que la supervision implique nécessairement que deux personnes au moins se parlent. "Remarque simpliste ? Certainement pas, car pour parler n'a-t-on pas recours au langage, et le langage est loin d'être une chose simple. Pendant des milliers d'années, les philosophes, les théologiens, les linguistes, les grammairiens, etc., ont essayé de répondre à la question : « Comment le langage fonctionne-t-il ? »" (de Shazer, 1999 : 14). En effet, que la supervision¹ soit individuelle, d'équipe ou en groupe, elle s'adosse le plus souvent à un récit, une narration. Comme le relève Donnat : "Il se pourrait bien que le récit, soit le fil rouge qui permette de se frayer un chemin jusqu'à cet « Autre » [le sujet] et de s'y retrouver, ensemble, enfin. [...] il n'y a pas d'accès direct à la subjectivité et il faut donc en passer par des médiations pour être en contact avec le monde de l'autre. L'approche biographique est l'une de ces médiations" (2018 : 6 et 15). Donnat propose donc de porter son attention sur la narration de la personne supervisée. Selon Ryckel et Delvigne, paraphrasant Ricœur : "Se raconter, c'est se comprendre par l'interprétation que l'on se donne de soi, grâce à la médiation du récit. [...] se comprendre, c'est se comprendre devant le récit que l'on élabore de sa vie et recevoir de celui-ci les conditions d'un soi autre que le moi qui en a précédé la construction" (2010 : 240).

1.1 La narrativité dans tous ses états !

Depuis vingt ou trente ans, dans des domaines aussi variés que les sciences de l'éducation, la médecine, la théologie, la psychologie, la littérature, la sociologie, l'historiographie, on découvre un intérêt grandissant pour ce que nous pourrions appeler les « approches narratives », le recours au récit biographique². L'émergence de cet intérêt pour la narrativité devra être située dans son contexte épistémologique, la postmodernité que Lyotard (1979) désigne comme la fin des grands discours normatifs, ainsi que dans le courant herméneutique.

Le recours à la narration s'inscrit donc dans un contexte sociologique dans lequel les trajectoires personnelles ne sont plus prescrites ni linéaires, mais de plus en plus fractionnées et laissées à la seule responsabilité des individus. Chacun est renvoyé à soi-même pour se construire malgré la perte de repères et les discontinuités, pour intégrer les différentes expériences de vie, les savoirs acquis, dans une cohérence propre. L'injonction à être sujet, autonome, producteur de son existence, auteur et acteur de sa propre histoire, est grandissante. Pour se justifier et se définir, l'individu est sommé en permanence de pouvoir faire le récit de soi et ceci malgré des parcours de vie faits de discontinuités et de ruptures (Delory-Momberger, 2009).

1 Le mot ~~supervision~~ est barré dans ce travail pour indiquer visuellement qu'il est inapproprié pour décrire la compréhension de la supervision qui sera développée ici. Selon Vial, "le terme de supervision est emprunté à la pratique thérapeutique et fait confusion, mais on n'en a pas d'autre. On devrait toujours l'employer entre guillemets" (2013 : 1). Selon Derrida, le sens d'un mot est à rechercher au-delà du signe. La signification exacte se dérobe toujours à l'entendement. Tout concept s'inscrit dans un jeu de « différances » qui fait que le langage est animé par une forme d'auto référence dans laquelle chaque terme contient également son opposé et interdit toute saisie particulière de son sens. Les éléments de signification fonctionnent selon un réseau d'oppositions qui les distinguent et les mettent en rapport les uns avec les autres. Dans cette perspective, je suggère de tracer le mot dont la signification me semble être imparfaite pour rappeler au lecteur que le sens que je cherche à décrire est approximatif et qu'à ce stade de la réflexion, c'est peut-être simplement le « moins mauvais » vocable possible. En effet, l'*Approche Narrative* que je propose d'appliquer à la ~~supervision~~ s'inscrit en faux face à l'idée d'un expert qui se penche sur un objet de connaissance. A contrario, dans ce travail sera développée l'idée de la co-construction d'un savoir au travers d'une pratique dialogique (de Shazer, 1999). White précise lui-même que "the term supervision is one that evokes a hierarchical relationship in which one party's knowledges are assigned a « super » vision status, and which the other party is subject to this super-vision in matter of work and therapist identity" (White, 1997 : 148). Je reviendrai sur cette discussion en conclusion de ce travail.

2 Avec Bertaux, "nous proposons de poser qu'il y a du récit de vie dès lors qu'un sujet raconte à quelqu'un d'autre, chercheur ou pas, un épisode quelconque de son expérience vécue. Le verbe « raconter » (faire le récit de) est ici essentiel : il signifie que la production discursive du sujet a pris la forme narrative" (Bertaux, 2016 : 39).

Dès lors, les compétences biographiques et le travail autour de ces récits acquièrent une importance prépondérante pour se dire dans le temps. En effet, nombre de chercheurs ont montré que le récit biographique était un lieu privilégié pour se définir et réfléchir à son rapport au monde. "Parce que l'humain est un être langagier, la narration est un discours par et dans lequel celui-ci forge son rapport au monde, son rapport aux autres et, bien sûr, son rapport à lui-même. On ne peut bien approcher la réalité humaine, quel que soit le regard « disciplinaire », qu'en y intégrant une perspective narrative" (Jobin, 2010 : 87). C'est notamment le parti pris de la thérapie dite « narrative » dont il sera largement question dans ce travail.

La *Thérapie Narrative* (TN) est née dans les années 80. Elle est avant tout une histoire d'amitié entre deux hommes, Michael White (1948-2008), travailleur social, puis thérapeute familial à Adelaïde (Australie) et David Epston (1944-), sociologue, anthropologue et travailleur social à Auckland (Nouvelle-Zélande). Ces deux hommes se sont rencontrés vers la fin des années 1970 et ont développé l'essentiel de leurs idées entre les années 1980 et 1990. C'est en 1990 qu'ils publient leur premier texte majeur : *Les moyens narratifs au service de la thérapie*, livre qui ne sera traduit en français qu'en 2003 et qui leur vaudra un début de reconnaissance en francophonie. La TN s'inscrit dans la mouvance du « narrative turn » (le tournant narratif) et dans une épistémologie constructionniste postmoderne. Dans ce contexte, elle propose un autre rapport au savoir ainsi qu'une conception différente de l'identité. Je m'attacherai à décrire ces changements et leurs incidences sur la pratique de la supervision.

Selon ces auteurs, en TN : " [...] les conversations thérapeutiques favorisées par l'entretien narratif permettent au sujet de redevenir auteur d'une histoire [*re-authoring therapy*] dans laquelle ses expériences sont en relation avec ses préférences dans un mode coopératif" (White, 2009 : 7). Comment ne pas y voir des similitudes avec le travail de la supervision ?

Ce travail sera donc l'occasion de penser les passerelles possibles entre ces deux champs pratiques, non sans avoir préalablement explicité les fondements épistémologiques et théoriques des « approches narratives ».

1.2 Problématique de ce travail de diplôme

Ce travail se détache d'un arrière-fond personnel fait de lectures, de recherches, d'expérimentations cliniques dans divers domaines qui ont trait à la narrativité³. Passionné depuis des années par tout ce qui touche au récit de vie, l'idée de partir des récits amenés en supervision pour aider les personnes à les déconstruire et les réécrire avec un prisme différent, plus riche, plus aidant, pour comprendre leur histoire passée, mais surtout pour co-construire un futur préféré, dans une ouverture au sensible et à ce qui se dit entre les mots, m'est assez vite apparue comme une évidence.

Voici donc planté le décor de la réflexion qui va être développée dans ces pages et qui aura pour but d'apporter des éclairages aux questions suivantes :

- En tant que superviseur-e, que faisons-nous des histoires qui nous sont apportées en séance ?
- Que savons-nous de la « fabrication » de ces histoires et de leurs effets sur le sujet qui les raconte ?
- Quelles seraient les compétences narratives à acquérir pour mieux accompagner les personnes supervisées ?
- Et enfin, comment les « approches narratives » pourraient-elles venir enrichir ma pratique de superviseur ?

³ Le lecteur trouvera en *Annexe 1* ce que j'ai intitulé : *Récit d'itinérance en narrativité*.

L'hypothèse qui sous-tend cette réflexion est que trop peu de liens sont faits entre la pratique de la ~~supervision~~ et cet immense domaine d'expérimentation que constituent les « approches narratives ». En effet, à l'exception du cours donné par E. Donnat dans le cadre de cette formation en 2018 (cours qui fait suite à son travail de diplôme rédigé en 2014⁴) et quelques rares articles⁵, nulle part dans la littérature je n'ai trouvé explicitement de liens entre les différents courants ayant recours au récit biographique et la pratique de la ~~supervision~~, bien qu'à mes yeux ce lien soit fondamental !

Ce travail vise donc à poursuivre la réflexion là où Donnat l'a interrompue en 2014. La question qui l'intéressait au premier degré était "celle des articulations entre les différents modes d'existence du sujet humain, et plus précisément, de la place du langage pour saisir, expliciter et élaborer ces articulations et faire ainsi de cet « existant » un récit partageable avec autrui" (Donnat, 2014 : 4).

Etant admis que la « conscience critique de soi dans l'action professionnelle » (*Ibid.*) communément appelée « posture réflexive »⁶ s'appuie le plus souvent sur une narration, je vais tenter d'une part de montrer comment la théorie narrative (en l'occurrence constructionniste et herméneutique) peut venir éclairer notre manière de comprendre la « fabrication » des récits amenés en ~~supervision~~ et d'autre part, tenter d'explorer le versant praxéologique de la narrativité en expliquant quels outils peuvent être mis en œuvre pour travailler avec et sur les récits en ~~supervision~~.

Ce travail vise donc ultimement à concrétiser ce qui pourrait se cacher derrière "l'outillage aussi léger et modeste que possible" que Donnat (2014 : 25) appelait de ses vœux dans le rapport intersubjectif.

En se focalisant sur l'incontournable dimension narrative de la ~~supervision~~, ce travail vient ainsi interroger le potentiel heuristique et transformateur des récits apportés en séances. Il vient également questionner la fonction narrative dans sa capacité à générer du sens et de la réflexivité. Il vise en définitive, sur la base d'une réflexion théorique, la mise en œuvre pratique de « techniques narratives » dans le cadre de la ~~supervision~~, techniques principalement empruntées à la TN, mais aussi à la philosophie du langage (Ricœur, Bruner, Derrida, Foucault, Deleuze et Gattari, etc.).

Enfin, sur un plan plus personnel, dans la perspective de la construction d'une posture de superviseur, ce passage par les « approches narratives » tente une médiation entre les dimensions sensibles et techniques de mon parcours professionnel antérieur de pasteur et accompagnant spirituel en milieu de santé, à la fois écoutant (sensible) de la souffrance d'autrui et herméneute (technique), soucieux de traduire un héritage millénaire dans les réalités contemporaines.

⁴ Donnat, E. (2014). *L'Approche Biographique en supervision : De la réflexivité à la narrativité*. Mémoire présenté à la HETS-SO dans le cadre du DAS de superviseur.

⁵ A l'exception de quelques pages dans le livre de Bedell (2020), l'article de Bertrand (2015), l'offre d'« altervision narratives » proposées par Soullignac et Crettenand (site web consulté le 15.2.2023 sur <https://relancenarrative.ch/>) et un article de White de 1997 destiné aux psychologues, je n'ai rien trouvé de pertinent sur le lien entre TN et ~~supervision~~.

⁶ Pour Charlier et *ali.*, "La réflexion sur l'action professionnelle poursuit comme objectif de permettre au sujet à la fois de faire évoluer la relation qu'il entretient avec la situation professionnelle et de se réappropriier son vécu en l'intégrant dans son histoire personnelle" (2013 : 13).

2. Contexte épistémologique et social de la question :

Chacun est renvoyé à soi. Et chacun sait que ce *soi* est peu. De cette décomposition des grands Récits, [...] il s'ensuit ce que d'aucuns analysent comme la dissolution du lien social et le passage des collectivités sociales à l'état d'une masse composée d'atomes individuels lancés dans un absurde mouvement brownien (Lyotard, 1979 : 30-31).

Le contexte épistémologique d'émergence des « approches narratives » est à situer dans le courant de la postmodernité. Et plus précisément dans ce que d'aucuns nomment le « narrative turn ». En effet, dès le milieu des années 80, notamment sous l'impulsion de penseurs tels que Paul Ricœur (1983-85), Peter Brooks (1984), Hayden White (1987), Carlo Ginzburg (1986) ou Jerome Bruner (1991), s'est répandue l'idée que notre identité, notre rapport au temps, à notre société ou à notre histoire, collective ou individuelle, étaient le produit d'une forme de construction narrative, ce que Paul Ricœur a appelé une « mise en intrigue » (Baroni, 2016), dont la fonction serait de « configurer » nos expériences ou les événements du passé. "Jerome Bruner (1991 : 4-5) affirme quant à lui que « nous organisons notre expérience et notre mémoire des événements humains essentiellement sous la forme de récits » ; par conséquent, il en tire la conclusion que « le récit n'est pas seulement une forme de représentation de la réalité, mais aussi une manière de constituer cette réalité »" (*Ibid.* p. 222).

Cette nouvelle compréhension du récit a eu d'importantes répercussions dans différents secteurs des sciences humaines et sociales, ce dont témoigne le retour en grâce des formes narratives dans ces domaines et ce qui fait dire à Baroni qu'on assiste à une véritable « *vague narrative* » qui ne fait que s'accroître (*Ibid.*).

2.1 The « narrative turn » ou le collapsus de la pensée moderne

Que s'est-il passé d'un point de vue épistémologique pour que les « grands Récits » qui avaient pour fonction de donner un principe d'intelligibilité du monde n'opèrent plus ? J.-F. Lyotard, l'un des penseurs principaux à problématiser ce tournant épistémologique, résume ainsi sa pensée : "En simplifiant à l'extrême, on tient pour « postmoderne » l'incrédulité à l'égard des métarécits. Celle-ci est sans doute un effet du progrès des sciences ; mais ce progrès à son tour la suppose" (1979 : 7). Les « approches narratives » s'inscrivent donc dans un contexte sociologique de « désinstitutionnalisation du cours de la vie », comme le nomme Martin Kohli (cité dans Delory-Momberger, 2009 : 34). Un contexte dans lequel chacun est renvoyé à soi pour se construire comme sujet de lui-même, malgré la perte de repères et les discontinuités, pour intégrer les différentes expériences de vie, les savoirs acquis, dans une cohérence propre. L'injonction à être sujet, autonome, producteur de son existence, auteur et acteur de sa propre histoire, est grandissante et ne peut plus s'appuyer sur les instances de nature transcendantes qui organisaient la vie sociale et auxquelles l'individu devait se soumettre, en tant que sujet de Dieu, du roi, de la république ou de l'Etat-nation (Orofiamma, 2008). Pour se justifier et se définir, le sujet est donc sommé en permanence de pouvoir faire récit de soi :

Le mouvement d'individualisation qui a remis à la responsabilité de chacun la construction de son propre parcours s'est accompagné dès le début des années 1980 d'un recours aux méthodes biographiques. Celle-ci faisaient l'objet à la même période d'un engouement général dans les sciences humaines et sociales, particulièrement dans le champ de la formation des adultes [...] Le « parcours » d'un individu pouvait être désormais pensé en termes de ruptures, de bifurcations, d'impasses, de reprises, de nouveaux départs, et non dans la seule perspective d'une « trajectoire » linéaire et normalisée (Delory-Momberger, 2006 : 123).

C'est donc dans un contexte où l'individu est « incertain », selon l'expression d'Ehrenberg (1995), renvoyé à lui-même pour devenir auteur de son histoire et trouver une cohérence à son parcours de vie, que vont prendre essor diverses pratiques qui ont recours à la narration, au récit de vie.

Pour le sujet qui nous concerne, deux changements notables sont à relever.

2.2 Déplacement du rapport au savoir

Ce qu'on a coutume d'appeler la « révolution cognitive » amorcée dans les années 1950, a conduit à un changement de paradigme dans la manière de comprendre comment l'homme construit ses significations (Kuhn, 2018), la façon dont l'esprit prend forme au travers de l'histoire et de la culture (Bruner, 2015). Alors que la modernité avait fait l'apologie de la rationalité et présenté le savoir comme une entité statique à découvrir, la postmodernité nous enseigne qu'il n'y a pas de savoir qui ne soit médiatisé par la culture, un savoir forcément dynamique. "Le savoir est une construction sociale et culturelle, ce qui remet en cause la conception traditionnelle de l'objectivité" (*Ibid.* p. 7). "Comment prouver la preuve ? [se questionne Lyotard dans son livre *Principes*], ou, plus généralement : qui décide des conditions du vrai ? On reconnaît que les conditions du vrai, c'est-à-dire les règles du jeu de la science, sont immanentes à ce jeu, qu'elles ne peuvent pas être établies autrement qu'au sein d'un débat déjà lui-même scientifique, et qu'il n'y a pas d'autre preuve que les règles sont bonnes si ce n'est qu'elles font le consensus des experts" (1979, 51-52). Dès lors, le sujet et sa production langagière acquièrent une place centrale puisque dans une perspective postmoderne, il n'y a pas de connaissance en dehors du sujet connaissant (Moigne, 1995).

Pour les tenants des « approches narratives », ces présupposés ont pour conséquence que nous n'avons d'accès à la réalité que par la médiation du langage (ou ses formes dérivées). Dans une perspective que l'on qualifie souvent de « post-structuraliste », le langage « est » la réalité. Les histoires que nous racontons ne rendent pas compte de la réalité, elles la produisent (Blanc-Sahnoun, 2017). Mais comme le langage est arbitraire et instable, sa signification passe par une négociation du sens entre les partenaires de la communication et dans un contexte donné (de Shazer, 1999). Selon Bakhtine cité par de Shazer, "il n'existe pas de sens « tout fait » (ou « prêt-à-porter ») qui puisse être transféré ou repassé d'une personne à l'autre. Au contraire, le sens se développe et prend forme dans le processus d'interaction" (*Ibid.* p. 72). Cette indécidabilité du langage implique donc un travail permanent d'herméneutique pour en dégager la signification. L'idée que les mots « décrivent » ou « reflètent » fidèlement le monde est donc définitivement ébranlée (Gergen, 2009). Pour Bruner : "Une fois qu'on a adopté une vue narrative, on peut se demander pourquoi raconter une histoire plutôt qu'une autre" (2015 : 136). En effet, rien, en dehors du sujet qui lui attribue une valeur subjective, ne peut distinguer un savoir d'un autre, une histoire d'une autre puisque tout découle d'une expérience singulière du réel.

L'ébranlement que connaît le concept de « vérité » en entraîne dans sa chute un autre, celui du « soi » individuel, autonome et statique.

2.3 Déplacement du concept d'identité

Pour Freud, le travail scientifique de la psychanalyse consistait à traduire des processus inconscients en processus conscients de sorte à combler les lacunes de notre perception. (Freud, 1938 cité dans de Shazer, 1999). Contrairement à la pensée moderne que Freud incarne, pour

Gergen, avec l'éveil de la conscience postmoderne, le concept du soi individuel cesse d'être intelligible (Gergen, 2006). Qu'apporte donc de neuf le « constructionnisme social »⁷ développé par Gergen et largement repris par les tenants de la *Thérapie Narrative* dont il sera question plus loin ? Principalement l'idée que le « soi », ce noyau qui donne à l'individu identité et stabilité, prend son origine dans les relations humaines :

Les constructions du soi sont donc essentiellement sociales : telles est la teneur du pouvoir, et même celle du savoir [...] nos descriptions du monde qui définissent le champ de nos possibles, naissent *dans* et *par* les relations sociales, et – autre point capital – elles prennent forme à *l'intérieur* même du langage. Or, ces jeux de langage se déroulent selon des règles – il faut donc *changer le langage* si l'on veut produire un changement dans un milieu humain (Mony Elkaïm *in* Gergen, 2005 : 8).

Les « approches narratives » font donc l'hypothèse que le « Moi » est le résultat de nos récits et non une sorte d'essence, de structure psychique que nous devrions découvrir en explorant les profondeurs de la subjectivité (Bruner, 2010 ; Gergen, 2008, Mengelle, 2021) :

Nous réalisons notre identité personnelle et la conception que nous avons de nous-même au travers de l'utilisation de la configuration narrative, et nous faisons de notre existence un tout en la comprenant comme expression d'une histoire unique qui se déroule et se développe. [...] Le self n'est donc pas une chose statique ou une substance, mais une configuration d'évènements personnels dans une unité historique qui inclut, non seulement ce que l'on a été, mais aussi des anticipations sur ce que nous serons (Bruner, 2015 : 138).

Ces deux déplacements, déplacement de notre rapport au savoir et déplacement de notre conception de l'identité, sont les piliers sur lesquels reposent toutes les approches dites « narratives ».

Pour le champ de la supervision qui nous concerne, cet arrière-fond épistémologique nous rappelle qu'entre l'expérience vécue par la personne et la mise en récit qu'elle en fait, s'interpose nécessairement la médiation du langage (ou de ses formes dérivées). Par conséquent, "tout discours autobiographique et par extension tout récit de vie, n'est rien d'autre qu'une reconstruction subjective n'ayant à la limite plus aucun rapport avec l'histoire réellement vécue" (Mori, 2011 : 130). A cela s'ajoute que l'idée traditionnelle du langage comme expression extérieure d'une réalité intérieure n'est plus défendable. Comme le souligne très justement Gergen :

Si celui-ci [le langage] servait vraiment à exprimer publiquement notre monde intime, nous aurions aucune chance de nous comprendre mutuellement. Par conséquent, le langage est fondamentalement relationnel : le sens émerge d'un effort coordonné entre personnes. [...] Le sens naît de l'interdépendance. Et si le soi ne peut exister sans un système de signification, alors on ose dire que la relation le précède et qu'elle est plus fondamentale que lui. [...] « Je » n'existe qu'en vertu de la part que « je » joue dans la relation" (Gergen, 2006 : 199).

Partant de là, dans le chapitre suivant, nous nous attacherons à décrire trois raisons majeures d'envisager la supervision sous l'angle de la narrativité.

⁷ "Le terme « constructionnisme social » est souvent confondu avec le « constructivisme ». Le constructivisme situe la construction du monde à l'intérieur ou dans l'esprit de tout individu" (Gergen & Gergen, 2006 : 10). Si certaines affirmations sont communes à ce mouvement et au constructionnisme social, ce qui les différencie c'est que dans le constructionnisme social, la relation est considérée comme le lieu de la construction du monde. "L'idée fondatrice du constructionnisme social semble assez simple, mais elle est aussi profonde. Tout ce que nous considérons comme réel est construit socialement. Ou plus directement, rien n'est réel avant que les hommes ne s'accordent à dire qu'il en est ainsi" (*Ibid.*, p. 12).

3. La « triple visée » des approches narratives en supervision

La question de savoir comment une histoire "[...] s'élève du fond opaque du vivre, de l'agir et du souffrir, pour être donnée par un auteur à un lecteur qui la reçoit et ainsi change son agir" (Ricœur, 1983 : 106-107) a occupé une bonne partie de l'œuvre philosophique de Paul Ricœur. C'est aussi le processus qui nous intéresse dans notre abord narratif de la supervision, à savoir comprendre comment le sujet, par le truchement du récit autobiographique, se donne une histoire propre, dans laquelle il se reconnaît et qui dans sa sociabilisation avec le tiers que représente la ou le superviseur peut venir reconfigurer son identité personnelle ou professionnelle par une mise à distance réflexive de ce vécu.

Donnat (2018)⁸ nous propose de considérer cet apport de la narrativité à la supervision selon trois perspectives cliniques que j'aimerais à présent développer, en espérant rester fidèle à ses idées.

3.1 Une visée narrative : Le « dé-pli narratif »

Les histoires fabriquent le monde, et ce n'est pas les histoires qui racontent le monde.
(Françoise Ceccato cité dans Blanc-Sahnoun, 2017 : 240)

Dans sa pratique de superviseur, Rouzel raconte qu'il commence régulièrement ses séances avec cette question : "Qui veut raconter une histoire ?" (2015 : 63), mise en mots qui évite la mise en maux. Pour Ricœur, raconter une histoire⁹ ce n'est pas seulement décrire les faits qui jalonnent sa vie, mais c'est aussi exprimer le sens qu'ils prennent pour nous :

En passant de l'ordre paradigmatique de l'action à l'ordre syntagmatique du récit, les termes de la sémantique de l'action acquièrent intégration et actualité. Actualité : des termes qui n'avaient qu'une signification virtuelle dans l'ordre paradigmatique, c'est-à-dire une pure capacité d'emploi, reçoivent une signification effective grâce à l'enchaînement séquentiel que l'intrigue confère aux agents, à leur faire et à leur souffrir. Intégration : des termes aussi hétérogènes qu'agents, motifs et circonstances, sont rendus compatibles et opèrent conjointement dans des totalités temporelles effectives (1983 : 112).

Ce qui fait la différence entre une simple énumération et un récit, ce qui confère à la vie son intelligibilité et donc son sens (au sens d'orientation intentionnelle), c'est que le récit articule les événements selon une « logique », un « code », ce que la critique littéraire appelle le « réseau conceptuel de l'action ». Selon Donnat :

Il [le *réseau conceptuel de l'action*] se décline en termes d'agents, buts, motifs, circonstances, issues (qui ?, quoi ?, comment ?, pourquoi ? (raisons), pour quoi ? (intentions), quels résultats ?). Véritable sémantique de l'action, le réseau conceptuel de l'action constitue notre compréhension pratique de l'action [...]. C'est ce qui est sollicité devant une situation dont on ne comprend pas les tenants et les aboutissants (conflit cognitif) et qui ouvre à la posture réflexive (2018).

Ainsi, le sens d'une histoire apparaît pour autant que le narrateur "[...] trouve à se repérer dans ce qui arrive, dans les événements qui surgissent dans le vécu de son expérience" (De Villers, 2019 : 164). C'est le « réseau conceptuel de l'action » qui permet de donner cette intelligibilité au vécu. Pour Ricœur, cette inscription de la temporalité dans le récit est à l'origine de la donation du sens : "Le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé d'une manière narrative et en retour, le récit est significatif dans la mesure où il dessine les traits de l'expérience temporelle" (Ricœur, 1983 : 17).

⁸ Cours donné sur « L'approche biographique » par Esther Donnat à la HETS de Genève les 4 septembre et 3 octobre 2018.

⁹ Selon Anne Beau-Reder, Ricœur définit le récit dans son sens le plus large et le plus englobant, c'est-à-dire comme tout acte de parole ou d'écriture opérant une forme de configuration temporelle. (*in Verilhac et ali., 2022 : 164*).

Face à ce réservoir d'« histoire non (encore) racontée » qu'est la vie (Ricœur, 1983 : 141) , c'est la « mise en intrigue » du temps vécu, « mise en intrigue » qui implique nécessairement des choix du narrateur, qui donne à l'expérience humaine une intelligibilité. Pour Bertaux :

C'est ce phénomène de reconstruction *a posteriori*, de « lissage » de la trajectoire biographique, que j'avais repéré et désigné comme *idéologie biographique*, dix ans avant que Bourdieu ne le rebaptise « illusion biographique » (Bertaux, 2016 : 41-42).

Mais la « mise en intrigue » fait bien plus que cela. Elle vient intégrer les éléments discordants et imprévus d'un parcours de vie pour leur donner une intelligibilité et une cohérence. "Grâce au récit, nous pouvons en quelque sorte « domestiquer » l'imprévu, la surprise, en lui donnant du sens", relève Bruner (2010 : 28). Comme le dit aussi Ricœur : " [...] la synthèse de ce qui est concordant et de ce qui est discordant fait en sorte que la contingence de l'événement contribue à la nécessité en quelque sorte rétroactive de *l'histoire d'une vie*, à quoi s'égale l'identité du personnage. Ainsi le hasard est-il transmué en destin" (1985 : 175). Pour Ryckel et Delvigne : "[...] tout le travail du récit consiste précisément à rendre vraisemblables ces incidents discordants. [...ainsi] Cette injustice, cette frayeur, cette humiliation ne m'apparaît plus alors comme révoltante, angoissante, absurde ou invraisemblable, mais comme ce qui m'appartient et constitue mon histoire, comme nécessaire à mon histoire – ce sans quoi mon être-au-monde serait autre. Et donc mon identité" (2010 : 235).

Encourager et soutenir l'émergence de ce « moment narratif », comme le nomme Donnat (2018), dans un processus de supervision est sans doute la première étape clé car comme le dit Scherrer : "Si on ne raconte pas d'histoires, on n'a pas accès au savoir", étant donné que le savoir est « encodé » dans les histoires (Dina Scherrer *in* Blanc-Sahnoun, 2017 : 60). Pour Charlier et *ali.* (2013), la narration permet de faire émerger l'objet qui sera ensuite analysé.

3.2 Une visée identitaire : La co-construction de l'« identité narrative »

Répondre à la question « qui ? » [est l'agent], [...] c'est raconter l'histoire d'une vie. L'histoire racontée dit le qui de l'action. L'identité du qui n'est donc elle-même qu'une identité narrative.

(Ricœur, 1985 : 355)

A la question « qui suis-je ? », « qui sommes-nous ? », Paul Ricœur répond par la problématique de l'« identité narrative ». Dans *Temps et récit* (1983, 1984, 1985) puis plus spécifiquement dans *Soi-même comme un autre* (1990), le philosophe français développe sa théorie narrative, à savoir comme par le biais du récit on passe d'un temps vécu à un temps raconté, ce qu'il nomme la « triple mimésis ».

Dans ce contexte, l'identité narrative est l'identité telle que médiatisée par la fonction narrative au troisième temps de la *mimésis* ricœurienne, la « reconfiguration narrative ». "C'est par l'activité de se raconter, de raconter son expérience, que le sujet se construit une identité, qu'il inscrit dans un rapport à soi, au monde et aux autres. Avec la notion d'identité narrative, Ricœur propose une théorie narrative de l'identité personnelle" (Orofiamma, 2008 : 71). Ainsi :

l'identité narrative est l'histoire que se raconte un individu (ou un groupe) et à laquelle il s'identifie comme sujet ou acteur de l'histoire racontée. Elle est donc intimement liée à la mise en intrigue du récit de la vie du sujet. Elle correspond à notre capacité à être nous-mêmes et à raconter une histoire dans laquelle nous puissions nous reconnaître. L'identité narrative est en perpétuel remaniement par le biais de la mise en intrigue, par l'histoire que chacun raconte de sa propre vie (Boucand, 2018 : 271).

Sans entrer dans les détails, cette identité s'articule selon deux pôles : « *idem* » et « *ipse* », l'« *idem* » représentant la permanence de l'identité à travers les temps et l'« *ipse* » incarnant la part changeante, la volonté éthique propre au sujet, la fidélité à une parole donnée. "L'identité narrative

est dynamique et fragile. Elle est le résultat d'une conquête jamais définitive, toujours en construction (reconstruction). Elle témoigne de l'équilibre instable entre la possession de soi et la dépossession de soi" (Ryckel & Delvigne, 2010 : 238).

Sur cette base, on voit bien comment en ~~supervison~~, par le travail autour des récits et la prise en compte de la subjectivité, ~~supervisé-e~~ et ~~superviseur-e~~ vont co-construire une « vérité » narrative. Cette « vérité » narrative et non historique va ensuite permettre un travail autour de l'identité de la personne. Pour Gergen, au cours de la vie et à travers le travail thérapeutique, l'identité narrative ne cesse de se faire et se défaire. Dès lors, le récit de soi, l'autobiographie n'a rien d'autonome, elle est plutôt une « sociobiographie » (Gergen, 2006).

3.3 Une visée réflexive : Le « re-pli réflexif »

En quoi la théorie narrative ricœurienne est-elle directement en prise avec la posture réflexive recherchée en supervision ? Chez Ricœur, la « voie courte » de la compréhension directe de soi, tel Descartes dans ces *Méditations métaphysiques*, fait place à la « voie longue » de l'herméneutique, c'est-à-dire l'interprétation des médiations. Pour Ricœur, l'être humain n'a pas d'accès direct à lui-même. "La transparence de soi à soi est impossible, nous avons besoin de la médiation de signes, de symboles, de mots" (Beau-Reder cité dans Vehriac, 2022 : 159). Comme Ricœur aimait à le répéter : "Le chemin le plus court de soi à soi passe par autrui" (1990). Pour lui, "la voie courte de l'intuition de soi par soi est fermée ; l'appropriation de mon désir d'exister est impossible par la voie courte de la conscience, seule la voie longue de l'interprétation des signes est ouverte" (Ricœur, 1969 : 260).

Ainsi, pour Ricœur, le texte, la narration, constitue un événement de découverte de soi pour la ou le narrateur, sachant que la ou le narrateur est également sa ou son premier auditeur. "Le sujet apparaît alors comme lecteur et comme scripteur de sa propre vie, selon le vœu de Proust" (Ricœur, 1985 : 443). Ainsi, le chemin le plus court vers la découverte de soi passe par des médiations :

La compréhension du texte¹⁰ n'est pas à elle-même sa fin, car elle médiatise le rapport à soi d'un sujet qui ne trouve pas dans le court-circuit de la réflexion immédiate le sens de sa propre vie. [...] Il n'est pas de compréhension de soi qui ne soit médiatisée par des signes, des symboles et des textes; la compréhension de soi coïncide à titre ultime avec l'interprétation appliquée à ces termes médiateurs (Ricœur, 1986 : 29).

Il en découle que le récit donne sens et cohérence au temps vécu d'une part par sa capacité à en faire une histoire qui se laisse « lire » en utilisant le « réseau conceptuel de l'action » et d'autre part parce que le récit, par la mise à distance qu'il offre, invite le lecteur à ce travail herméneutique de réappropriation du texte pour en faire du sens pour lui-même en se comprenant selon le nouvel horizon que lui offre le monde du texte. "En faisant le récit d'une vie dont je ne suis pas l'auteur quant à l'existence, je m'en fais le coauteur quant au sens" (Ricœur, 1985 : 191). "L'acte narratif constitue ainsi le geste d'une découverte de ce qui appartient au monde vécu (*Lebenswelt*) alors même que ce monde n'est monde que par sa prise dans les rests du langage" (De Villers, 2019 : 165). Ceci fait dire à Ricœur que "l'interprétation d'un texte s'achève dans l'interprétation de soi d'un

¹⁰ Pour Ricœur, la notion de texte doit être saisie en un sens très large. "Tout ce qui est susceptible d'être compris peut être considéré comme un texte : non seulement les écrits eux-mêmes, bien sûr, mais aussi l'action humaine et l'histoire, tant individuelle que collective, qui ne sont intelligibles que dans la mesure où elles peuvent être lues comme des textes" (Grondin, 2008 : 86).

sujet qui désormais se comprend mieux, se comprend autrement, ou même commence de se comprendre” (Ricœur, 1986 : 152).

Dans le champ de la supervision, il apparaît avec une certaine évidence que la mise à distance d'un vécu en vue d'une réappropriation singulière par l'intermédiaire de la ou du superviseur constitue incontestablement le cœur de cette pratique. Plus généralement, une meilleure prise en compte en supervision de cette « triple mimesis » ricœurienne (préfiguration – configuration – refiguration) nous aide à comprendre ce qui se passe lorsqu'une personne raconte un épisode de sa vie personnelle ou professionnelle à une tierce personne. Pour Rouzel : "Le sens du travail, qui détermine le goût du travail bien fait, tire son origine de cet art du récit" (2015 : 164).

A ces trois apports de l'approche biographique proposés par Donnat (2014 ; 2018), je propose d'en ajouter un quatrième : l'« ascriptibilité ».

3.4 De la réflexivité à l'« ascriptibilité »

Pour Ricœur, l'« *ipséité* », à savoir la conscience qu'a le sujet d'être à l'initiative de ses actes est à l'origine et permet l'agir éthique. C'est ce que Paul Ricœur appelle l'« ascriptibilité », mot qu'il reprend littéralement de l'anglais « *ascribability* » et qui désigne l'homme pleinement capable d'exercer son jugement éthique, notion chère à Ricœur. C'est l'acte narratif qui permet cette liberté de réappropriation de son agir, car dans le récit, le sujet raconte comment il s'est approprié un détail de son existence pour en faire un événement significatif (Ryckel & Delvigne, 2010) :

Ce que le temps a sédimenté, le récit va le déployer, permettant que je réalise que je suis à l'origine de la manière dont j'ai agi. Ainsi, en racontant (et c'est précisément ce qui distingue le récit de la description), je m'ascribis mes actes. En bref, en racontant ses expériences passées on ressaisit ses choix. Renouant avec des décisions qu'elle a prises un jour, la personne s'en libère, ce qui a pour effet de lui offrir d'autres possibilités de choix (*Ibid.* p. 237).

Pour le champ de la supervision qui nous concerne, la notion d'ascriptibilité ouvre la possibilité pour le sujet d'une distanciation – réappropriation de son agir dans une perspective éthique, ce qui est éminemment recherché. C'est lorsque la ou le supervisé peut se reconnaître comme autrice ou auteur, acteur ou actrice d'une situation de vie qu'il ou elle acquiert la capacité de se distancer de cet agir et à œuvrer en sujet autonome, responsable de ses actes.

Excursus : « La » ou « les » approches narratives ?

Après avoir décrit le contexte épistémologique de notre sujet et avoir présenté la fonction narrative dans sa quadruple visée (narrative, identitaire, réflexive et éthique), nous présentons bien que différentes pratiques narratives, issues de champs disciplinaires variés, travaillent sur la base du même arrière-fond théorique et épistémologique. Que ce soit en *Biographie éducative*, en *Récits de Vie*, en *Dignity Therapy*, en *Médecine Narrative* ou en *Thérapie Narrative* (pour ne nommer que ces exemples), à chaque fois la narration est mobilisée pour générer tantôt du sens, tantôt un sentiment de dignité, tantôt de l'information, tantôt une plus grande cohérence dans ses choix de vie, tantôt de la réflexivité. Nous pourrions multiplier les exemples qui illustrent la richesse de ces différents champs d'application, raison pour laquelle j'ai choisi jusqu'à présent de parler des « approches narratives » au pluriel. Cela dit, pour la suite de cette écrit, je vais me restreindre à l'apport spécifique de la TN telle que présentée en introduction.

4. Travailler avec les récits en supervision-: Les apports de la Thérapie Narrative

C'est donc l'efficacité du dialogue, qui fait que les interlocuteurs produisent dans le dialogue ce qu'ils n'auraient jamais produit seuls. Le thérapeute et le patient sont ainsi des orateurs, et nous parlons de thérapie comme Art rhétorique et conversationnel.

(Mori, 2019 : 96)

A partir du contexte épistémologique que j'ai décrit et conscient des mécanismes de la narration théorisés notamment par Ricœur, je vais maintenant présenter les fondements de la TN.

4.1 Généalogie de la TN

De manière schématique, la TN résulte d'un intérêt pour les récits des patients, la déconstruction des problèmes et des normes de santé mentale, ainsi qu'un accent mis sur l'expérience individuelle de chaque patient (Mori, 2019) :

L'approche narrative s'est construite à partir de plusieurs théories : la théorie du constructionnisme social (Gergen, 2001) ; la théorie générale des systèmes et l'approche systémique (von Bertalanffy, 1973 ; Elkaïm, 1989, 199 ; Goldbeter-Merinfeld, 1999 ; Selvini-Palazzoli et al. 1993) ; les théories du chaos (Prigogine) ; les théories philosophiques (Deleuze, 1983, 1985 ; Ricœur, Derrida, Foucault, 1968, 1969, 1976) , les théories linguistiques (Saussure 1986 ; Chomsky, 1969, Metz, 2002 ; Maingueneau, 1981) ; les théories psychanalytiques (Freud, Ferenczi, 1982 ; Lacan)¹¹ ; et la liste n'est pas close... (Mori & Rouan, 2011 : 140).

La TN fait partie de la troisième vague cybernétique. Elle fait sienne la conviction centrale du constructionnisme social qui postule que les valeurs, les croyances, les institutions, les coutumes, les étiquettes, les lois, etc. sont construites par les membres d'une culture et par leurs interactions. La TN conçoit donc le monde de l'expérience en terme d'échanges communicationnels et donc, en terme d'histoires partagées (Mori & Rouan, 2011 :19).

Historiquement, la TN est un courant en psychothérapie qui émerge dans les années 1980 sous l'impulsion de deux thérapeutes : Michael White et David Epston (que j'ai présentés en introduction) et sera plus largement diffusée grâce à la publication de leur livre : *Narratives means to therapeutic ends* en 1990, traduit en français en 2003¹².

Fondamentalement, le travail de White et Epston repose sur la métaphore littéraire. Pour eux, la vie est considérée du point de vue de celui qui en fait le récit, elle devient donc une histoire et son narrateur, la personne qui consulte, en est l'auteur. L'identité du narrateur, forgée par son histoire, devient une entité mobile qui peut se redéfinir au gré des narrations (Morri & Rouan, 2011 : 134). Selon White et Epston, les personnes entretiennent leurs problèmes à travers les histoires qu'elles se racontent, des histoires « saturées par le problème ». Ils conçoivent leur approche narrative comme une thérapie qui "[...] restaure la fonction d'auteur de sa vie (*re-authoring therapy*) et qui tente d'aider les gens à résoudre leur problème en :

- 1) Les rendant capables de dissocier leur vie et leurs relations des connaissances/histoires qui les appauvrissent ;
- 2) Les assistant dans la remise en question de leurs façons d'être et de vivre les relations auxquelles ils sont assujettis ;
- 3) Encourageant les individus à redevenir auteurs de leur vie, en fonction de connaissances/histoires alternatives et de façons d'être et d'avoir des relations qui soient des résultats préférables" (White & Epston, 2003 : 83).

¹¹ A titre personnel, j'avoue que je ne vois pas de lien particulier entre le courant psychanalytique et la TN !

¹² Michael White est invité en France pour la première fois en 2004 par Isabelle Laplante et Nicolas de Beer, dirigeant du centre de formation parisien Médiat-Coaching (Mengelle, 2021).

Pour les tenants de la TN, l'identité du narrateur, forgée par son histoire, est une entité mobile qui peut se redéfinir au gré des narrations.

Le but d'une conversation narrative est d'aider la personne qui consulte à recouvrer sa capacité à agir, à redevenir capable de prendre sa vie en mains, à reconquérir ce sens de l'initiative personnelle dont tout être humain est doté et qui peut se trouver occulté. La renégociation des relations avec des personnages significatifs de la vie de la personne [conversation de remembrement] fournit des points d'appui sur le chemin, étayant les fines traces d'une « histoire préférée ». L'aboutissement du travail est une autobiographie écrite cette fois, non plus à l'insu du patient, mais de son plein gré (Mori & Rouan, 2011 : 134).

Il ne s'agit pas de « démolir » les « croyances profondes » des patients (que Mony Elkaïm nommera « carte du monde »), mais bien de co-déconstruire les histoires dominantes dans l'espace des conversations thérapeutiques, afin que le patient rassemble et crée une histoire alternative. "Pour ce faire il est nécessaire de rester à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de l'histoire du patient, de ne pas perturber de manière brutale son homéostasie¹³" (Mori & Rouan, 2011 : 136). Par ailleurs, White et Epston se sont beaucoup inspirés des travaux de Foucault (1961 ; 1963 ; 2001) sur les discours dominants en tant que mécanisme de contrôle social et toutes les pratiques de division, de classification et d'auto-surveillance qui conduisent les personnes à une objectivation et un jugement normatif de leur identité (Bedell, 2020).

Le but recherché de la TN est de s'ouvrir à une « narration multiple », à des « alter-narrations » qui permettent de mieux tirer parti des richesses du langage et de la production de sens qui en découle (Gergen, 2005). Pour Gergen, "[...] une histoire n'est pas simplement une histoire. C'est une action localisée, une performance qui affecte le cours de la vie sociale. Elle agit pour créer, soutenir ou transformer le monde des relations sociales. [...] Il est de loin préférable de posséder une multiplicité narrative" (2005 : 137). Et pour Anderson :

[...] le but de la thérapie est d'aider les personnes à dire leurs récits individuels, pour leur permettre de transformer leur vision d'elles-mêmes afin de développer des façons de comprendre leur vie et ses événements ; qui leur permettent en tout temps, et en toutes circonstances, de s'ouvrir à de multiples manières d'être et d'agir dans le monde, et de parvenir à démontrer leur propre capacité d'action (2005 : 268).

En ~~supervision~~, ceci rejoint l'un des aspects de la pratique réflexive présentée par Vacher comme un « incontournable » de ces vingt dernières années : L'« approche multiréfléchie » (2015).

En TN, la ou le praticien narratif, par sa posture de « curiosité bienveillante » va s'attacher activement à déconstruire certains discours monolithiques, tirer les fils ténus de récits alternatifs, construire des passerelles possibles entre les récits et l'identité de la personne, pour tenter d'inscrire la vie de la personne dans une « multivocalité » qui lui redonne la possibilité d'un choix et lui permette ainsi de redevenir auteur et acteur de sa vie, « narracteur » selon l'expression de Mori (2019).

La pertinence de ces pratiques pour le champ de la supervision qui nous concerne m'est apparue avec une certaine évidence !

• 4.1.1 La question de la posture en TN¹⁴

Fondamentalement, le thérapeute narratif cherche à co-construire, avec l'autre et pour l'autre, différentes interprétations d'une situation amenée par la personne et ainsi l'encourager à préférer

¹³ L'« homéostasie » est le processus de régulation en œuvre dans les systèmes vivants. C'est un processus qui maintient constant l'état général de l'organisme et l'état de ses nombreux sous-systèmes composants (Mori, 2011 : 116). Par analogie, ce terme a été repris en systémique pour désigner l'équilibre d'un système familiale ou groupal.

¹⁴ En *Annexe 2* le lecteur trouvera une série de questions qui permettent de préciser la posture du thérapeute narratif, de même que l'« Ethique narrative » proposée par Bedell (2020) en *Annexe 3*.

des interprétations qui supportent sa croissance. Ceci fait dire à Mengelle que la posture du thérapeute narratif est "[...] décentrée de soi et centrée sur l'autre, non-sachante, investigatrice et attirée par l'inconnu, ouverte d'esprit, interventionniste et responsable" (2021 : 54)¹⁵.

- **4.1.2 Une « approche » et non une « école » :**

Dans un texte manifeste de 1987, White et Epston se défendent de l'appellation « école » pour parler de la TN :

Nous pensons qu'une telle dénomination nous priverait d'une partie de notre liberté de continuer à explorer diverses idées et pratiques, et que cela rendrait difficile à d'autre de reconnaître leurs propres contributions à ce travail, que nous considérons comme un « livre ouvert » (Bedell, 2020 : 20).

David Epston aime à répéter que la TN s'est constituée par « braconnage ». "Nous avons l'impression d'être des braconniers, parce que nous allions braconner des idées sur les territoires clôturés d'autres disciplines mais dans lesquelles nous n'étions pas reconnus" (David Epston cité dans Verilhac, 2022 : 24). Ainsi, depuis ses origines, la TN a largement essaimé à travers le monde jusqu'en Suisse où l'on trouve de fervents défenseurs (Soulignac, Crettenand) de même qu'elle a été adaptée à différents champs de pratiques. Ce travail écrit, en essayant d'implémenter des outils de la TN en supervision, s'inscrit dans cette « irrévérance disciplinaire » propre à ses inventeurs.

4.2 Applications de la TN au champ de la supervision

Si nous avons à retenir une chose, ce pourrait être celle-ci : nous ne soignons pas des personnes mais des histoires !

(Mori, 2019 : 176)

A propos de sa découverte de la TN, Bedell écrit en introduction de son livre qui tente de construire des passerelles entre TN et coaching : "Passionnée depuis toujours par la littérature, l'idée de partir du récit d'un client, de l'aider à le déconstruire pour le réécrire avec un prisme différent, plus riche et plus aidant, pour hier et surtout pour demain, m'est immédiatement apparue comme puissante, créative, poétique, presque un peu magique" (Bedell, 2020 : 1). Avec ces paroles, voici tracé le chemin que nous allons tenter d'emprunter pour construire des ponts entre TN et ~~supervision~~.

Comme annoncé en introduction l'objectif de ce travail se veut essentiellement praxéologique, à savoir, l'implémentation d'outils issus de la TN dans le champ de la ~~supervision~~. En tant que ~~superviseur-e~~, nous nous trouvons effectivement devant ce paradoxe : Nous travaillons constamment avec et autour des récits de nos ~~supervisés-ées~~, des histoires généralement « saturées par le problème », mais les outils (narratifs) concrets pour travailler avec ces histoires nous manquent (le plus souvent). A l'inverse, la nébuleuse des « approches narratives » offre tout un tas d'outils, de médiations, de cartes d'intervention narratives transposables à la ~~supervision~~. C'est pourquoi, dans cette partie de mon travail, je vais premièrement tenter de décrire quelques « classiques » de la TN en expliquant leur pertinence dans ce domaine. Ensuite montrer comment j'ai réinterprété ces outils pour le contexte spécifique de la ~~supervision~~. Et finalement, illustrer ces « outils » par quelques vignettes cliniques issues de ma pratique¹⁶. Cette tentative s'appuie sur l'idée que la ~~supervision~~ n'a pas vraiment de territoire propre et doit de ce fait constamment se nourrir, s'enrichir, de l'apport de disciplines transversales (Vial, 2013).

¹⁵ Une description plus détaillée de la posture du thérapeute narratif se trouve en *Annexe 4*.

¹⁶ Malheureusement, le cadre restreint de ce travail ne me permet pas de développer plus en détails ces situations pratiques qui par ailleurs ne peuvent pas être considérées comme une confirmation des théories avancées.

• 4.2.1 Conversations « externalisantes » du problème (White et Epston)

Comme White aimait à le répéter en conférence : « La personne, c'est la personne. Le problème c'est le problème. La personne n'est pas le problème ! » La TN se fonde en effet sur l'idée que les problèmes s'enracinent dans les histoires que la personne se raconte et que d'autres racontent à son sujet (ex. « je suis nul » ; « je suis pas un bon leader » ; « tu n'y arriveras pas » ; etc.) ce qui amène une confusion entre l'identité de la personne et le problème. "Le problème a son existence propre, il est indépendant de l'identité du patient" (Mori, 2019 : 69). C'est entre autre à Michel Foucault et à sa recherche autour du jugement normatif dans le courant de la modernité que l'on doit cette réflexion autour de l'objectivation de l'identité de la personne. A cause de cette objectivation de l'identité, bon nombre de problèmes rencontrés par les individus en viennent à être considérés comme la représentation de leur « véritable » identité (White, 2009). A l'inverse, pour White :

Les conversations externalisantes peuvent fournir un antidote aux interprétations internes, en objectivant le problème : elles utilisent une pratique d'objectivation du problème, par opposition à la pratique culturelle d'objectivation des personnes [...] Les conversations externalisantes, dans lesquelles le problème devient le problème, et non la personne, peuvent être considérées comme des contre-pratiques à l'objectivation de l'identité des gens. [...] Une fois qu'un problème est devenu une entité séparée de la personne, et que les gens n'en sont plus réduits à accepter des "vérités" restrictives sur leur identité et des "certitudes" négatives sur leur vie, de nouvelles options deviennent possibles pour entreprendre des actions en rapport avec leurs soucis (White, 2009 : 19 et 35).

Dès lors, en TN, la pratique de l'externalisation du problème constitue un puissant et incontournable levier thérapeutique. Fondamentalement, il s'agit de dissocier la personne du problème qui l'affecte. Pour ce faire, les conversations externalisantes procèdent en quatre étapes (*ibid.* p. 48ss.) :

- 1) Négocier une définition particulière du problème, proche de l'expérience
- 2) Cartographier les effets du problème
- 3) Evaluer les effets des activités du problème
- 4) Justifier l'évaluation (questionner sur le « pourquoi » de l'évaluation du problème).

• Conversations « externalisantes » dans le cadre de la supervision

L'un des avantages de l'externalisation est de prendre la personne par surprise, à contre-pied de son mode de raisonnement usuel, marqué par l'histoire dominante du problème. Comme le relève Bedell, l'externalisation du problème offre précisément ce décentrement recherché en **supervision** :

Cela peut décontracter le client de son obligation de résultat, par rapport à une approche analytique, centrée sur les causes, cela peut permettre au client de prendre du recul, d'envisager le problème sous un angle nouveau, de le tenir à distance, et donc de prendre du pouvoir sur lui. [...] L'occasion d'une narration du soi un peu décalée par rapport aux discours usuels et aux critères de compétences habituels, plus ludique, permet de s'autoriser le lâcher-prise, l'exploration, la légèreté, la créativité, sans renoncer à l'efficacité pour autant (Bedell, 2020 : 55).

En effet, dans la majorité des cas, à moins que celle-ci s'inscrive dans une pratique régulière, les personnes vont en **supervision** parce qu'elles sont confrontées à une situation professionnelle ou personnelle problématique. Dès lors, et faute d'avoir trouvé des solutions à leurs difficultés, elles arrivent en **supervision** avec leurs récits « saturés par le problème » et ne parviennent pas ou plus à faire place à d'autres récits définissant leur identité et leurs compétences. A cela, comme nous l'avons vu, s'ajoute une injonction sociétale forte à être sujet autonome, producteur de son existence, dans une posture réflexive par rapport à soi-même.

L'externalisation du « problème » en **supervision** s'inscrit dans cette posture de résistance face à la pression sociétale et institutionnelle qui plane sur le sujet. Elle postule que la personne en difficulté

est plus que son « problème », que même face à un récit saturé par le problème, la métaphore narrative de la vie comprise comme un récit non-finalisé et l'indétermination substantielle de tout récit ouvert, instaure une distance entre les discours dominants et l'identité de la personne. Dès lors, en *supervision*, les conversations externalisantes proposent d'explorer ces territoires préservés et questionnent la manière dont la personne pourrait reconstruire une identité personnelle plus à même de faire face à la situation rencontrée.

- **Vignette¹⁷ : Fanny et « peur de perdre le contrôle »**

*Fanny est dans la quarantaine. Elle est pasteure et travaille dans une équipe de six pasteur.e.s et diacre.s depuis environ huit années. Elle vient me voir en *supervision* à cause de conflits de collaboration récurrents avec certains de ses collègues, ce qui a notamment conduit au départ de plusieurs personnes durant cette période. Dans la narration de Fanny, nous arrivons à identifier que par ailleurs, la collaboration se passe très bien avec les personnes (groupes de jeunes, aînés) dont elle a la charge (exceptions au problème), tandis qu'avec ses collègues, des conflits de pouvoir font que les relations se crispent. Il apparaît au fil de nos échanges que c'est « peur de perdre le contrôle » qui s'immisce dans la collaboration avec ses collègues. « Peur de perdre le contrôle » s'enracine notamment dans une éducation paternelle très autoritaire. Avec Fanny, nous faisons la carte des effets de « peur de perdre le contrôle ». Dans l'évaluation des activités du problème sur le plan personnel et interpersonnel (en ayant recours à la "grille d'Ardoino"), il apparaît que si « peur de perdre le contrôle » a parfois un effet protecteur en évitant la surcharge de travail et les situations imprévues, par ailleurs, « peur de perdre le contrôle » génère également des réflexes de protection et une tendance disproportionnée à vouloir prendre le leadership. Nous avons (provisoirement) terminé la *supervision* en écrivant une lettre (cf. 4.2.8) à « peur de perdre le contrôle » dans laquelle elle était remerciée pour le rôle protecteur qu'elle avait eu durant toutes ces années, mais posait clairement que désormais Fanny souhaitait reprendre elle-même le contrôle de sa vie, quitte à s'adresser occasionnellement à « peur de perdre le contrôle » en cas de besoin.*

- **4.2.2 Conversations pour « redevenir auteur » (White et Epston)**

La « bonne » route n'existe pas, il y a seulement des tas de directions possibles.

(Morgan, 2015 : 5)

La TN se base sur le postulat épistémologique que les « problèmes » des patients n'ont pas d'existence propre. Ils existent en tant que problèmes dans un contexte d'interprétation donné, selon une certaine conception de la santé et de la maladie, du bien et du mal, tout cela étant véhiculé par la culture. "[...] c'est par le biais du langage que nous attribuons une signification à notre expérience et façonnons nos vies et nos relations" (White et Epston, 2007 : 27). Les problèmes existent principalement en tant que problème lorsqu'aucun discours alternatif ne vient remettre en question une interprétation de la réalité :

Le postulat narratif est le suivant : si nous parvenons à aider la personne à renouer avec un récit de soi alternatif et préféré, une histoire dans laquelle elle se reconnaît et qu'elle est fière et heureuse de porter, alors elle va retrouver d'elle-même la capacité à faire des choix et à prendre des décisions. Ce qui l'empêche de le faire pour l'instant, c'est l'histoire dominante du problème : c'est comme s'il déconnectait la personne de son paysage identitaire pour la brancher directement sur son identité de problème, lui ôtant ainsi la possibilité de penser pour elle-même. Elle n'a plus accès à ses propres intentions, espoir et talents. Elle vit sa vie sous le joug des intentions et des talents du problème (Mengelle, 2021 : 6).

Pour Soullignac, "la pratique de la thérapie narrative souhaite contribuer à fournir des options pour se réengager avec son histoire en faisant émerger des expériences identitaires et de vie à plusieurs histoires" (2016 : 22). Dès lors, le thérapeute narratif, par sa posture de « curiosité bienveillante » va s'attacher activement à déconstruire certains discours monolithiques, tirer les fils ténus de récits alternatifs, construire des passerelles possibles entre les récits et l'identité de la personne, etc.

¹⁷ Tous les noms des personnes citées dans ce travail sont fictifs.

autant de pratiques qui cherchent à inscrire la vie de la personne dans une « multivocalité » qui lui redonne la possibilité d'un choix et lui permette ainsi de redevenir auteur et acteur de sa vie.

Il ne s'agit pas tant de remplacer une histoire défectueuse par une plus opérante (qui restera tout aussi monolithique et figée que la première), mais de permettre à la personne de changer la relation qu'elle entretient avec son histoire et ainsi se réengager dans une histoire dans laquelle ses expériences sont en relation avec ses préférences de vie (White, 2009). En cela, nous ne sommes pas très loin de la conception de la ou du superviseur défendue par Rouzel lorsqu'il écrit : "[...] il dépoussière l'accumulation des savoirs et des savoirs-faire, des préjugés, des « yaka » et des « faukon ». Il desserre l'étau des prescriptions et des textes législatifs. Il soutient et accompagne l'élaboration. Il re-suscite le vif de la clinique" (2017 : 8).

Dans les paragraphes qui suivent, je décrirais quelques-uns des outils principaux des « conversations pour redevenir auteur de sa vie » et la manière dont je les ai réinterprétés dans le cadre de la supervision.

- **4.2.3 Les « alter-narrations » ou « exceptions au problème » (White et Epston)**

Se basant sur la philosophie du langage et l'articulation entre temps et récit, les mécanismes de « mise en intrigue » de la vie font apparaître que toute histoire de vie est une construction subjective forcément réductrice. Il en découle que toute vie pourrait être racontée de mille manières différentes, que tout récit de vie laisse de côté bon nombre d'éléments négligés. Le thérapeute narratif, sur la base des idées fondatrices de la thérapie orientée solution, cherche à mettre en valeur ces « exceptions », c'est-à-dire des moments qui sont en décalage avec la ligne éditoriale du récit dominant. Mengelle (2021) parle aussi des « fines traces d'espoir ». Dès lors, le thérapeute narratif est invité à une double écoute. Une écoute pour l'histoire dominante et une oreille attentive pour les traces d'exception. L'idée étant que derrière ces récits et ces moments marginaux se cachent les premiers fils qui serviront à tisser la trame d'une « alter-narration » et donc de co-construire avec la personne un « récit riche ». En venant questionner les marges du récit dominant, le thérapeute induit chez le patient l'idée que sa vie est bien plus riche que ce que le récit saturé par le « problème » laisse entendre. En aidant le patient à se reconnecter avec ses histoires, ses ressources, ses valeurs « empoussiérées », le thérapeute ré-inscrit l'histoire de vie du patient dans cette fameuse « multivocalité » qui ré-instaura la personne en position d'autrice ou d'auteur de sa vie.

Dans le champ de la supervision, Scherrer relève également que ce qui va bien est rarement « historisé » (Dina Scherrer *in* Blanc-Sahnoun, 2017), d'où l'intérêt pour la ou le superviseur d'aller chercher des « histoires de réussite » pour « épaissir » le récit.

- **Vignette : Morgane « Ici on ne tient pas compte des familles ! »**

J'ai supervisé Morgane et ses collègues de formation durant les mois qu'a duré leur formation d'accompagnant spirituel en milieu de santé donnée au CHUV. Durant ces semaines, Morgane intervenait dans une unité psychiatrique. Dans sa narration ressortait fortement le sentiment qu'« ici on ne tient pas compte des familles », notamment en ne les intégrant et les informant pas des décisions médicales. Ce sentiment heurtait les valeurs fondamentales de Morgane. Lorsque je lui ai demandé si elle n'avait pas un contre-exemple à nous raconter où les choses s'étaient passées autrement, elle a pu détailler le cas d'un patient pour lequel elle s'était impliquée en essayant de mettre en lien les différents partenaires des soins et pour lequel le souhait de la famille (retour à domicile pour une fin de vie) avait pu être entendu. La suite de la supervision a permis de mettre en évidence les éléments qui ont contribué à cette « exception » afin de pouvoir éventuellement la reproduire. Par ailleurs, elle a pu nommer les valeurs incontournables pour elle.

- **4.2.4 Evoquer l'« absent mais implicite » des narrations (Jacques Derrida)**

Le concept de « différence »¹⁸ est l'un des concepts majeur du philosophe français Jacques Derrida. Selon Derrida, le sens est toujours à rechercher au-delà du signe. Tout concept s'inscrit dans un jeu de « différances » qui fait que le langage est animé par une forme d'auto-référence dans laquelle chaque terme contient également son opposé et interdit toute saisie particulière de son sens. Fondamentalement, l'idée est que le sens d'un mot se définit dans un jeu de différences par rapport à ce qu'il n'est pas, à ce qui se situe en marge de ce mot ou de ce concept et donc, que les mots ou les concepts se définissent mutuellement dans un jeu d'interrelation. Ainsi, le langage se construirait sur la base de couples de mots en opposition et hiérarchisés politiquement. "Le haut implique le bas, le joyeux implique le triste, le féminin implique le masculin, chacun de ses couples de mots étant ordonnés hiérarchiquement par notre culture. Le monde occidental a choisi que le haut soit mieux que le bas, le joyeux mieux que le triste et le masculin mieux que le féminin", relève Soulignac (2016 : 35).

Reprenant ce concept philosophique en l'appliquant à la TN, Soulignac propose de voir derrière le récit du problème que le patient amène en thérapie ou en supervision l'« absent mais implicite » de son récit, c'est-à-dire ce par rapport à quoi le récit du problème s'inscrit en « différence », la vie bonne souhaitée, le futur rêvé, le changement espéré, etc.

Dans ma pratique de superviseur, ce concept philosophique, repris et retravaillé par la TN, m'encourage à rechercher derrière le problème, la plainte, le découragement, le désir de changement souhaité. Ceci rejoint l'idée qu'exprime Hibon (cité dans Rouzel, 2017) lorsqu'il parle d'« être suspendu à ce qui se (non) dit ». En étant réceptif à l'histoire de vie alternative qui se cache derrière l'expression du négatif, la ou le superviseur peut commencer à co-construire ce que serait une vie qui ait véritablement du sens pour la personne.

- **Vignette : Marie-France « C'était mieux au départ »**

Marie-France est travailleuse sociale dans une institution de l'Eglise qui offre un accueil à bas seuil. Elle s'adresse à moi pour une supervision en disant qu'elle « cherche à y voir plus clair ! » Elle dit avoir eu différents accompagnements à l'interne de son Eglise, mais par des personnes « qui parlaient plus d'elles qu'elles ne s'intéressaient à moi ! » Lorsqu'elle commence à évoquer sa lassitude au travail et son découragement, je me dit qu'il serait intéressant d'aller questionner l'« absent mais implicite » de son récit, à savoir comment étaient les choses pour elle auparavant et quel serait son souhait de changement. Mon questionnement permet à Marie-France d'évoquer ses débuts dans cette institution, son enthousiasme à travailler avec cette population et la motivation qui régnait au sein de son équipe de travail. A partir de ce tableau beaucoup plus positif, la discussion a permis de différencier ce qui pourrait éventuellement être retrouvé dans la situation présente et ce qui appartenait définitivement au passé.

- **4.2.5 Le « dépliage des énoncés » (Gilles Deleuze)**

Parmi les nombreux outils mobilisés et mobilisables en TN, le concept de « dépliage des énoncés » théorisé par le philosophe Gilles Deleuze (1988) m'a semblé particulièrement pertinent, surtout si l'on se souvient qu'un des postulats de base de la TN est que les réalités sont constituées au travers du langage (Mori, 2011 : 58).

Le concept de « dépliage des énoncés » s'appuie sur l'hypothèse que nous « entassons » les idées dans des concepts génériques qui ont pour effet d'écraser les nuances et les niveaux de complexification d'un énoncé, ce qui réduit le champ des interprétations possibles. Pour Mori et

¹⁸ Concept que le philosophe écrit délibérément avec un « a » pour souligner la double référence à la fois au nom « différence » et au participe présent « différant » qui donne le côté dynamique à ce concept éminemment complexe !

Rouan, "la signification exacte de chaque mot est toujours quelque peu indéterminée et potentiellement différente" (2011 : 58-59). Comme l'a relevé Saussure, ceci est dû à l'arbitraire de l'association entre signifiant et signifié, chaque signifiant pouvant renvoyer à une multiplicité de signifiés possibles (Rouzel, 2015). Dès lors, la signification doit toujours être négociée entre les partenaires de la discussion. "Un changement thérapeutique implique nécessairement un nouveau langage et de nouvelles significations à des croyances, comportements ou sentiments problématiques" (Mori & Rouan, 2011 : 59). Dès lors et pour renouer avec une diversité d'interprétations possibles d'un énoncé et donc diverses manières de faire face à un événement, Gille Deleuze propose l'idée de « dépliement des concepts » (Soulignac, 2016). Comme exemple d'« énoncé entassé », Deleuze cite la dépression. Le concept de dépression peut en effet prendre de très différentes formes selon les personnes si bien que parler ou souffrir de dépression ne signifie pas grand-chose avant que ne soit fait cet exercice de dépliage de l'énoncé. Selon Soulignac reprenant Deleuze, "le dépliage des concepts, par questionnement, permet de faire apparaître une « ligne de fuite », une perspective vers d'autres possibles :

Il y a des lignes de fuite partout. Elles constituent des moyens possibles pour échapper aux forces d'oppression et de stratification. Même les strates les plus denses sont parcourues de lignes de fuite (Deleuze & Guattari, 1980 : 125).

Dans le cadre de la supervision, le concept de dépliage des énoncés est une invitation à ne pas se contenter des définitions génériques que les personnes avancent pour définir leurs difficultés. Comme le souligne Freire dans sa *Pédagogie des opprimés* (2001), nommer précisément les choses c'est reprendre le pouvoir sur les événements. Ainsi, en nommant exactement les éléments qui se cachent derrière une situation professionnelle ou personnelle qui pose problème, la personne se donne les moyens de pouvoir y faire face plus spécifiquement.

- **Vignette Muriel « J'en ai marre de mon job ! »**

Je rencontre Muriel en supervision dans le cadre de mon rôle de doyen des pasteurs et diacres. Elle est pasteure de 47 ans et travaille depuis 8 ans dans le même poste. En faisant le bilan de ces années elle me lance : « j'en ai marre de mon job ! » A priori, je pourrais me dire que cet énoncé est clair. Mais je choisis plutôt de considérer cette déclaration comme un concept entassé dont, à priori, je ne comprends pas la signification exacte. Je me mets donc à questionner Muriel sur ce qui se cache derrière cette affirmation. A travers ce travail de dépliage de l'énoncé, la situation de Muriel apparaît soudain avec beaucoup plus de nuances. Ce qui lui pèse dans son travail, c'est principalement les difficultés de collaboration persistantes avec ses collègues d'une part, et d'autre part la lourdeur institutionnelle qui fait que ses nombreuses idées et propositions de changement sont régulièrement déclinées par sa hiérarchie. Par ailleurs, en continuant à creuser derrière ce concept ramassé du « ras le bol », il apparaît quand même que dans ses contacts avec les bénéficiaires, elle est très appréciée et trouve de la satisfaction. D'autre part, son travail lui laisse une grande liberté d'organisation, ce qui lui a permis de poursuivre différentes formations continues, notamment une de médiatrice. Une piste (ligne de fuite) qui se dégage de cet entretien est que Muriel pourrait par exemple profiter de cette liberté et de son temps partiel pour développer une autre activité professionnelle en parallèle dans laquelle elle trouverait satisfaction et courage pour affronter les aspects plus négatifs de son travail, quitte à changer ultérieurement d'orientation professionnelle.

- **4.2.6 Du « paysage de l'action » au « paysage de l'identité » (Michael White)**

Fidèle aux idées constructionnistes, la TN postule que l'identité de la personne n'est pas construite de manière indépendante et autonome, mais négociée sur le plan social et véhiculée par nos récits.

Ces conclusions identitaires existent dans le contexte d'une multiplicité – résultat de négociations permanentes de ces conclusions identitaires : les vies humaines deviennent multi-intentionnelles. [...]

Ces conclusions identitaires ne sont pas prises pour le reflet de phénomènes intrinsèques à la vie des gens et qui se manifesteraient dans leurs actions (Blanc-Sahoun, 2009 : 48).

Proposer l'idée d'un « soi » autonome a été largement répandu par le développement des psychologies de l'état interne. En réalité, c'est plutôt l'inverse qui est vrai. Les conclusions identitaires modèlent la vie des gens. Dès lors, la TN élabore des conclusions identitaires alternatives.

Pratiquement, le thérapeute narratif va tenter d'identifier les fines traces de conclusions identitaires différentes dans le récit de son patient. En s'appuyant sur la métaphore littéraire et les théoriciens de la littérature, White reprend l'idée de Bruner (2000) selon laquelle les histoires sont principalement composées de deux paysages : le « paysage de l'action » (événements ; circonstances ; séquences ; temps ; intrigue, etc.) et le « paysage de conscience » (compréhension intentionnelle ; compréhension de ce à quoi la personne accorde de l'importance ; prises de conscience ; apprentissages ; connaissances), qu'il rebaptise « paysage de l'identité ». Il découle de cette représentation que le paysage de l'identité découle de l'interprétation, des intentions, des buts qui sont attribués aux éléments du « paysage de l'action » du sujet. (White, 2009). Or, comme la signification d'une histoire est fondamentalement indéterminée, diverses conclusions identitaires sont possibles : "Il semblerait que pour faire une bonne histoire il faille la rendre quelque peu incertaine, ouverte à des lectures diverses, indéterminée, sujette aux caprices de l'intentionnalité", relève Bruner (2015 : 76).

Concrètement¹⁹, en thérapie ou lors d'un entretien de supervision, le récit du patient (paysage de l'action) va être questionné pour en faire émerger des conclusions identitaires alternatives de celles qui entretiennent le problème (paysage de l'identité). Une fois qu'un accord a été trouvé avec le patient ou client à propos de ces conclusions identitaires alternatives, ces compétences ou valeurs pourront être remobilisées ou réinjectées dans la situation présente pour tenter de l'appréhender différemment.

Dans la cadre de la supervision, ce procédé permet de donner de la profondeur à des éléments de conversation apparemment banaux. En questionnant avec « curiosité bienveillante » et « émerveillement »²⁰ ce que le patient donne à connaître et en cherchant à faire des liens avec le « paysage de l'identité », toute conversation peut prendre une pertinence inattendue.

Parfois, c'est en ayant recours au questionnement circulaire que la conversation en supervision permet de faire émerger des conclusions identitaires nouvelles. J'ai donc élaboré une deuxième carte²¹ qui fait intervenir le paysage des relations comme intermédiaire entre le paysage du récit et celui de l'identité. La ou le superviseur pourrait par exemple demander : "Que dirait votre épouse de vos qualités et valeurs si elle vous voyait vous battre comme un diable pour garder ce poste ?" Etc.).

- **Vignette: Marc et « l'esprit d'aventure »**

Je rencontre Marc en supervision dans le cadre de mon rôle de doyen des pasteurs et diacres en pleine période de Covid pour faire un bilan de sa situation professionnelle. Marc est pasteur et a 42 ans. Il me fait part de sa frustration qui est largement liée au fait que depuis son engagement (2 ans) on ne lui a confié que des missions très traditionnelles en paroisse. Je demande à Marc de me raconter quelques histoires sur lui et sur ce qu'il aime faire dans la vie. Il me parle de son côté aventurier, de sa passion pour la nature, les sports d'extérieur, les moments partagés avec ses trois enfants à l'extérieur. Toutes

¹⁹ En Annexe 5, je propose deux schémas des conversations pour passer du paysage de l'action au paysage de l'identité. Ils s'inspirent des cartes de M. White (2009).

²⁰ Ce néologisme inventé par Crettenand (Soullignac & Crettenand, 2021) cherche à exprimer que la vie d'autrui est passionnante.

²¹ Cf. deuxième schéma de l'Annexe 5.

ces anecdotes m'apportent (et surtout à Marc) de précieux éléments sur le paysage de son identité. En se basant sur les éléments qui sont apparus au travers de cette narration, nous avons réfléchi ensemble à quelques transpositions possibles dans le contexte professionnel actuel de Marc. J'ai rencontré Marc quelques mois plus tard pour une séance de suivi. Il avait mis en place des célébrations itinérantes un dimanche par mois sous forme de promenades dans la nature, ce qui lui valait un certain succès, de même qu'un groupe de partage masculin qui se réunit dans la forêt autour d'un feu pour « boire des bières et parler des choses de la vie » !

• 4.2.7 Les cérémonies définitionnelles avec témoins extérieurs (White et Epston)

Les « cérémonies définitionnelles » (CD) sont une pratique mobilisée en TN qui s'appuie sur le principe de la « multivocalité » des récits qui entourent la personne en thérapie et permettent de générer des « riches histoires ». Inspirées du travail de Barbara Myerhoff (1982), cette pratique s'appuie sur l'idée que l'identité du sujet se fonde sur une construction sociale et que les récits de soi sont toujours co-écrits avec des figures importantes de l'entourage, par opposition à une identité fondée sur un moi essentiel et central. En effet, selon White, l'idée d'une conception « naturaliste » de la nature humaine éclipse l'histoire sociale et relationnelle, l'histoire des péripéties significatives de la vie des gens. Ces explications naturalistes sont très minces et emmènent les patients dans des impasses identitaires (White, 2009).

Par ailleurs, cette pratique s'apparente et s'inspire du dispositif de l'« équipe réfléchissante » conceptualisé par le systémicien Tom Andersen dans les années 1980. Dès lors, les CD vont mobiliser les récits de personnes tiers qui entourent le patient et qui sont convoquées en séance à cet effet. Selon White, « ces cérémonies sont des rituels qui reconnaissent et re-valorisent la vie des gens, au contraire de nombreux rituels de la culture contemporaine qui jugent et dé-valorisent la vie des gens » (2009 : 171). De fait, les CD sont l'occasion pour les gens de raconter les récits de leur vie et de leur rendre hommage devant un auditoire de témoins extérieurs soigneusement choisis pour l'occasion (*Ibid.*). Ces témoins peuvent être des personnes du « club de vie » de la personne (famille, amis, personnes importantes), mais également d'autres thérapeutes ou collègues professionnels de la personne. Ces témoins extérieurs vont réagir aux récits que va produire la personne soutenue par les questions du thérapeute et ainsi offrir une « re-narration » façonnée selon un modèle spécifique de reconnaissance que je vais décrire. Les « re-narrations » des témoins extérieurs :

[...] ne sont pas façonnées par les pratiques contemporaines d'approbation (donner confirmation, souligner le positif, féliciter, etc.) ni par les pratiques d'évaluation et d'interprétation du secteur professionnel. [...] Au contraire, les témoins extérieurs engagent entre eux des conversations concernant les mots ou expressions de la narration qui les ont attirés, les images que ce mots ou expressions ont évoqués, les expériences personnelles qui ont résonné sur ces mots ou expressions et en quoi, à leur sens, leur vie a été touchée par ces mots ou expressions (White, 2009 : 171).

Selon Mori (2011), ces re-narrations renvoient aux personnes ce à quoi elles donnent de la valeur dans leurs actes quotidiens, d'une manière qui résonne puissamment et qui génère beaucoup de reconnaissance. Mais avant tout : « [...] c'est grâce à ces re-narrations que les gens expérimentent leur vie comme reliée autour de thèmes précieux et partagés, d'une façon qui étoffe significativement les contre-thèmes de leur existence [c'est-à-dire l'histoire saturée par le problème] » (Mori, 2011 : 138). Cette pratique de « re-authoring » va contribuer de manière significative à épaissir l'identité préférée qui est en train d'émerger au travers des récits alternatifs. Pour Mengelle (2021), les deux mots qui constituent l'essence de cette pratique sont : reconnaissance et

résonnance²², tandis que pour White, cette pratique "[...] contribue de manière significative à ce que les gens aient le sentiment d'être compétents en ce qui concerne leur propre vie, ce qui leur fournit une base afin de formuler des propositions spécifiques sur la manière d'aller de l'avant" (2009 : 144).

Concrètement, l'intervention de témoins extérieurs va faire l'objet d'une CD constituée de plusieurs couches de narrations et de re-narrations de l'histoire préférée de la vie de la personne (Bedell, 2020 : 44). La CD procède généralement en trois étapes²³, parfois quatre selon les auteurs (White, 2009 ; Bedell, 2020 ; Mengelle, 2021) :

1. Narration par la personne au centre de la cérémonie sous la conduite du praticien narratif
2. Re-narration de cette narration par le ou les témoins extérieurs
3. Re-narration de cette re-narration par la personne qui est au centre la cérémonie
- (4.) Méta conversation (sur les effets du processus sur chacune et chacun des participants)

- **Utiliser l'équipe de supervision dans une cérémonie définitionnelle**

La relative ressemblance entre cette pratique issue de la TN et certains dispositifs de supervision de groupe ou d'analyse de pratiques (par ex. G.E.A.S.E)²⁴ m'est tout de suite apparue. En effet, la richesse de la supervision de groupe est d'offrir une multitude de regards sur la situation qui est traitée. L'apport des CD à la supervision est de proposer une démarche bien structurée, essentiellement construite autour de la narration et des re-narrations successives. Par ailleurs, elle ouvre des pistes pour l'intervention de tiers autres que les collègues de supervision ou de travail, notamment lors de supervisions individuelles. On pourrait par exemple imaginer de convoquer une personne de référence, un mentor, un conjoint, etc. pour apporter un nouvel éclairage sur une situation professionnelle ou personnelle.

Enfin, l'idée de mener la CD sous forme d'interview de la personne supervisée devant un ou plusieurs tiers me semble une piste intéressante. Comme le répète Maela Paul dans ses conférences : "On ne questionne pas pour que la personne nous donne des réponses, mais pour produire du questionnement" (2014).

- **Vignette : Martin et son sentiment d'insécurité auprès des patient·e·s**

J'ai supervisé Martin et ses collègues de formation durant les mois qu'a duré leur formation d'accompagnant spirituel en milieu de santé, à raison d'une rencontre par semaine. Lors de la dernière supervision consacrée à une situation amenée par Martin, il est revenu avec le sentiment d'insécurité chronique qui l'a accompagné durant toute la formation. Je lui ai proposé de l'interroger sur ce sentiment d'insécurité devant le groupe (3 personnes). La narration a fait ressortir le défi que représentait cette reconversion professionnelle, d'autant plus qu'il était infirmier en soins palliatifs par le passé, ce qui renforçait son sentiment d'illégitimité de se trouver dans une nouvelle fonction. Par ailleurs, le récit a également permis d'évoquer le suicide de son frère qui restait pour lui un facteur de fragilité face à la souffrance des autres. Dans un second temps, l'équipe a pu lui faire part de ses résonnances et de ce que sa présence dans le groupe avait apporté tout au long de la formation (cf. cercles de gratitude²⁵). Il en est ressorti que ce qu'il percevait comme de l'insécurité était plutôt vu comme une « finesse relationnelle » par ses collègues et que par ailleurs sa formation précédente et son expérience de vie apparaissaient comme des atouts pour cette réorientation professionnelle. Dans un troisième temps, Martin, très ému, a pu exprimer sa reconnaissance et son étonnement par apport à la re-narration de ses collègues de formation.

²² En anglais : *acknowledgment and reverberation*.

²³ Une description détaillée se trouve en *Annexe 6*.

²⁴ "Groupe d'Entraînement à l'Analyse de Situations Educatives".

²⁵ Cf. Shankland, 2014.

• 4.2.8 Les « conversations en échafaudage » (Lev Vygotski)

Dans son ouvrage *Cartes des pratiques narratives*, White (2009) présente un autre outil narratif qu'il m'a paru pertinent de transposer à la pratique de la supervision. Il s'agit des « conversations en échafaudage ». Par analogie avec la psychothérapie, les individus ou les équipes vont en supervision lorsqu'ils ou elles ont des difficultés dans leur vie professionnelle²⁶. Comme le relève White : "D'habitude, dans ces circonstances, alors qu'ils [les patients] s'efforcent de traiter leurs situations difficiles et leurs soucis, ils font ce qui leur est connu et familier : Ils s'engagent dans des actions en concordance avec leurs conclusions familières sur leur vie et sur leurs relations, et cohérentes avec leurs savoirs habituels sur la vie" (White, 2009 : 267). L'écart entre ce qui est connu et familier et ce que ces personnes ou ces groupes pourraient mettre en œuvre en terme de savoirs et comportements alternatifs peut être considéré comme une « zone de proche développement » ou « zone proximale de développement » (selon les traductions).

Des termes tels que : distanciation, espace, échafaudage, collaboration sociale, initiative personnelle et action responsable renvoient aux travaux du psychologue russe Lev Vygotski (1985). Bien que Vygotski s'intéressait principalement aux apprentissages précoces de l'enfant, White voit dans ses théories nombres de parallèles possibles avec le champ de la thérapie. Vygotski a notamment souligné le fait que l'apprentissage ne résultait pas d'un effort indépendant, mais d'une collaboration sociale. "Suivant cette perspective, les actes qui sont considérés comme autonomes et responsables trouvent leur fondement dans la collaboration sociale" (White, 2009 : 276).

S'inspirant des théories du développement proposées par Vygotski, White conçoit les « conversations en échafaudage » comme un partenariat entre le thérapeute et le client, respectivement entre la ou le superviseur et la ou les personnes supervisées, partenariat qui permet de traverser la « zone de proche développement ». Dans le cadre de l'accompagnement, thérapeutes ou superviseur-e-s contribuent activement à la construction de cet « échafaudage » de la zone de proche développement et ils y associent la personne accompagnée (Mori, 2011). Cet « échafaudage » offre à la personne ou au groupe une progression par étapes adaptées et donc réalisables. "Cet échafaudage permet aux gens de s'éloigner progressivement, et de façon croissante, de ce qui leur est connu et familier en direction de ce qu'il leur serait possible de savoir et de faire" (White, 2009 : 267).

Pour Vygotski et de manière synthétique, c'est cet apprentissage progressif qui permet à l'enfant d'atteindre une pensée complexe et conceptuelle et cette manière de penser fournit à l'enfant le socle à partir duquel modeler ses propres actions et constituer sa propre vie. Selon les termes de Vygotski, ce développement conduit à la « maîtrise de soi », terme que White reprend sous l'idée d'« initiative personnelle » (White, 2009). Comme le relève également Mori :

C'est en traversant cet espace entre ce qui est connu et familier et ce qui est possible que les gens expérimentent un sentiment inédit d'initiative personnelle : un sentiment d'être capable de contrôler leur propre vie, d'agir de façon à influencer son cours en fonction de leurs intentions propres, et de le faire d'une façon qui soit sous-entendue par leurs propres connaissances et compétence de vie (Mori, 2011 : 139).

Sous l'influence de Vygotski, White a développé une carte des « conversations en échafaudage » structurée en cinq catégories.²⁷ Pour lui, le cheminement progressif à travers ces catégories de

²⁶ Fort heureusement, il arrive également que la supervision s'inscrive dans une pratique institutionnelle régulière.

²⁷ Cf. *Annexe 7*.

questionnement jouent un rôle important dans l'« échafaudage » de la zone entre ce qui est connu et familier et ce qu'il est possible de savoir et de faire (White, 2009 : 280).²⁸

Par analogie, en supervision, c'est le partenariat entre la personne supervisée et la ou le superviseur qui aura un effet de dégagement par rapport à une situation problématique. Ce dégagement sera d'autant plus facile à atteindre par la personne supervisée si la ou le superviseur peut « échafauder » un cheminement progressif et adapté aux capacités de distanciation de la personne.

- **Vignette : Laurence « je supporte plus mon collègue »**

Je rencontre Laurence en supervision dans le cadre de mon rôle de doyen des pasteurs et diacres fribourgeois. Elle est pasteure dans la cinquantaine et collabore depuis un peu plus de deux ans avec un nouveau collègue masculin, ces deux années ayant été marquées par la crise du Covid. Depuis quelques temps, bon nombres d'activités ont repris et Laurence se rend compte qu'elle n'a pas du tout la même manière de travailler que son collègue. Elle lui reproche son minimalisme et son incompétence. « En fait, depuis deux ans je ne m'en étais pas aperçue parce que nous avons jamais vraiment travaillé ensemble ». A ce stade du cheminement avec Laurence et face à des conclusions internalisantes (chez son collègue) bien gravées en elle, elle se trouvait face à un sentiment de désespoir et de fatalisme qui la rendait incapable de prendre de la distance par rapport à cette situation. Il m'a semblé qu'un travail d'échafaudage était nécessaire pour aider Laurence à retrouver un sentiment d'initiative et de responsabilité par rapport à sa propre vie.

J'ai commencé à la questionner autour de la situation qu'elle rencontrait pour savoir si c'était quelque chose de connu et familier dans son parcours professionnel. Il s'avéra que ses trois engagements précédents s'étaient terminés dans des conflits interpersonnels similaires. Par ailleurs, la discussion fit ressortir qu'elle-même, fille de pasteur, était sous l'influence d'une image pastorale idéalisée (jugement normatif sur ce que doit être « un bon pasteur ») à laquelle elle s'efforçait de correspondre au prix de sa santé puisqu'elle avait fait plusieurs arrêts pour épuisement ces dernières années. Ces éléments fournirent le premier étayage pour que Laurence puisse retrouver un sentiment d'initiative personnelle, modeler sa vie selon ses propres convictions et non selon un discours dominant et ainsi envisager des conclusions alternatives sur la situation rencontrée. Pour accompagner Laurence dans cette prise de conscience progressive, je me suis appuyé sur les étapes proposées par White pour les « conversations en échafaudage » décrites en Annexe 7.

- **4.2.9 Autres outils et médiations narratives non-abordées dans ce travail**

Comme j'ai eu l'occasion de le dire, la TN est un courant (plutôt qu'une « école ») qui s'est développé à la suite et autour des figures de proue que sont White et Epston. Depuis les années huitante, elle a essaimé dans de nombreux domaines et a été enrichie par diverses pratiques que je n'ai pas pu décrire dans ce travail. Je pense en particulier aux « conversations de Re-groupement (remembering) » qui permettent de redéfinir les personnes significatives pour la vie et l'identité de la personne, mais aussi aux « lettres et contre-documents » adressés au problème et qui permettent l'ancrage du changement. Toutes ces pratiques sont autant de manières créatives d'avoir recours à la narration pour cheminer face à une difficulté.

Par ailleurs, la TN est souvent liée à l'approche systémique et ses fameux objets flottants (Caillé & Rey, 2017) : Jeu de l'oie ; blason ; arbre de vie ; panier à problème, etc. qui mobilisent également la narration.

Néanmoins, je crois avoir retenu les outils les plus pertinents en ce qui concerne la pratique de supervision. D'autres poursuivront, je l'espère, le chemin ouvert par cet écrit.

²⁸ En Annexe 7 sont également reproduites une série d'étapes que White (2009) propose pour échafauder la zone proximale de développement.

5. Conclusion : De la supervision à l'« alter-vision » narrative

[...] Raconter tout serait impossible, car il faudrait alors un volume au moins pour chaque journée, pour énumérer les multiples incidents insignifiants qui emplissent notre existence. Un choix s'impose donc. Voilà pourquoi l'artiste, ayant choisi son thème, ne prendra dans cette vie encombrée de hasard et de futilités que les détails caractéristiques, utiles à son sujet, et il rejettera tout le reste, tout l'à-côté.

(Maupassant, 2010 : 27-28)

Ce que Maupassant dit ici du roman est pareillement vrai de nos récits biographiques que des choix rédactionnels que j'ai eu à faire dans le cadre de ce travail. Raconter tout serait impossible !

Au terme de cette formation de ~~superviseur~~ commencée en 2018 et entrecoupée notamment par un CAS de *Recueilleur·euse de récits de vie*, j'ai souhaité aborder la thématique des outils narratifs en ~~supervision~~ pour tenter de faire le pont entre ma pratique pastorale d'écouter et la posture réflexive (souhaitée) de la ou du ~~superviseur~~. La vérité c'est que la découverte et l'approfondissement du champ de recherche que représente les « approches narratives » et biographiques ont été pour moi à l'origine d'un bouleversement total dans ma manière de considérer mon rapport au savoir et la constitution de notre identité. J'ai soudain pris conscience de notre situation d'être « empêtrés » dans des histoires²⁹ (*in Geschichten verstrickt*) dont parle le philosophe allemand Wilhelm Schapp (2012). Si bien que petit à petit, a grandi en moi la conviction que la ~~supervision~~ ne pouvait faire l'impasse sur les théories narratives, notamment l'apport déterminant de Paul Ricoeur.

Comment appréhender le réel amené en ~~supervision~~ sous la forme de récits dans le contexte de postmodernité qui est le nôtre ? Cette question me semble fondamentale et ce travail tente modestement et à sa manière d'y répondre. Se référant à Paul Ricoeur, Olivier Abel dit très joliment que le propre de l'humain c'est de survenir au beau milieu d'une conversation qui a commencé avant nous, dans laquelle nous nous orientons avant d'apporter à notre tour notre contribution (Estèbe & Desvignes, 2013). Cette idée correspond au tournant herméneutique de la philosophie ricœurienne, à savoir que nous survenons sur la scène d'un monde qui a déjà été interprété avant nous et que nous allons interpréter à notre tour en réaménageant les traces des interprétations antérieures (Abel, 2018). Dès lors, le langage devient un extraordinaire trésor de médiations qui nous permettent de multiplier les points de vue sur le monde et donc enrichissent ce monde. C'est un fait absolument vital pour Abel : Nous ne pouvons avoir un rapport vivant au monde que parce que le monde n'est pas fini et le langage, par sa dimension poétique, par sa capacité à créer d'autres points de vue sur le monde, d'autres possibles, nous permet de nous éloigner et de revenir et en cela, de ne pas nous décourager face au monde (*Ibid.*).

En 1994 (1999 pour la traduction française) de Shazer écrivait un livre intitulé : « *Les mots étaient à l'origine magiques* ». Au terme de ce travail, j'ai la conviction que notre langage n'a rien perdu de sa magie, car nos récits ont conservé la pouvoir de créer et recréer le réel. "Abandonner cet espoir, c'est renoncer à notre unique pouvoir sur le monde" (Blanc-Sahnoun, 2017 : 255).

Mais en ~~supervision~~, nous sommes en présence d'un langage partagé, une démarche dialogique et j'ai signalé en début de ce travail mon inconfort face à l'idée d'une relation hiérarchisée en ~~supervision~~, une vision moderniste du rapport au savoir qui me semble de plus en plus inadéquate pour décrire ce que je tente de vivre en séance, selon la perspective narrative que je tente de faire mienne. En m'appuyant sur les idées du constructionnisme social (ce qui constitue un choix arbitraire discutable) et sur la TN qui s'en inspire, il en découle qu'aujourd'hui, avec Mori et Rouan (2011), je

²⁹ "Avec chaque histoire surgit celui qui y est empêtré ou surgissent ceux qui y sont empêtrés" (Schapp, 2012 : 123).

conçois la ~~supervision~~ comme un espace singulier de rencontre entre deux ou plusieurs personnes qui conversent autour de différents épisodes de vie, créant ainsi un processus humain de coordination au cours duquel le passé, le présent et l'avenir sont co-déconstruits, co-reconstruits par les personnes présentes. "Et ce processus porte en lui l'espérance et la promesse que, d'une manière ou d'une autre, des possibilités de vie nouvelle émergent de la chaîne tourbillonnante des signifiants [...]" (*Ibid.* p. 141). Pour Anderson, "vu sous cet angle interprétatif et narratif, la conversation devient un phénomène linguistique : un processus de génération du sens. Sa nature transformationnelle repose sur la nature dialogique de la conversation et sa capacité de re-relater les événements de notre vie en leur donnant un sens nouveau et différent" (2005 : 128). Sans doute qu'il y aurait des similitudes à explorer entre l'« entretien d'explicitation » de Vermersch (2017) et certaines cartes narratives utilisées en TN, mais le cadre restreint de ce travail n'a pas permis ces comparaisons.

S'appuyant sur ce qui vient d'être dit, Soulignac et Crettenand lancent une proposition qui a retenu mon attention dans ma réflexion autour de ma posture de superviseur : « Groupe d'Altervision narrative », peut-on lire sur le site web de « RelanceNarrative.ch ». "L'altervision, un acte de co-formation continue [...] L'altervision vise le développement d'une esthétique professionnelle, personnelle et relationnelle (ne pas « faire juste » mais « faire avec justesse », avec élégance...) [...] Elle est un processus s'appuyant sur la réflexivité et la construction narrative (diverses possibilités d'ajustement)".³⁰

Sur mon chemin de devenir ~~superviseur~~, ou « altervisionneur narratif », en quête d'une posture en adéquation avec mes valeurs et convictions, la perspective dialogique et égalitaire à laquelle ouvre la TN, à la fois critique et créative, subversive et engagée, me séduit.

Certes, la ~~supervision~~ ou l'« altervision narrative » n'est pas de la thérapie, ni du coaching et un des travers possibles de ce travail sur les « approches narratives » en ~~supervision~~ serait de nous emmener sur ce terrain. Comme le relève très justement Vial : La ou le superviseur n'attend rien, elle ou il n'est tenu à rien, ni progrès, ni effet. Elle ou il cherche uniquement à "engendrer des constructions sémiotiques potentiellement porteuses de sens au sein même de l'interaction" (2013 : 2). C'est en cela que tout l'outillage conceptuel et pragmatique proposé en TN m'a semblé pertinent. Selon la belle expression de Blanc-Shanoun, l'objectif de la TN est de créer de la « narradiversité » face à la mono-narration ambiante, inciter à la « biodiversité du sens » et protéger les « récits disparus » (cité dans Mengelle, 2021 : 44). J'ajouterais à cela que l'« altervision narrative » s'engage résolument pour l'abolition des discours dominants, des préfixes inégalitaires (« ~~super-~~vision) et la monoculture idéologique. Rouzel (2017) va jusqu'à parler de la ~~supervision~~ comme d'une « entreprise de salut public » !

Ainsi placée sous l'hospice de la « narradiversité », en restant ouverte à l'apport de diverses disciplines connexes, la supervision-narrative, en faisant le lien entre sensibilité, créativité et technicité me semble promise à un avenir durable, écoresponsable et éthique. Que tous et toutes ces auteurs·trices, créateurs·trices, « narraventuriers·ières » qui ont contribué à l'essor de ces pratiques soient remerciés !

Merci également :

À ma famille, délaissée provisoirement à la faveur de nombreuses lectures, à tout le personnel enseignant qui a généreusement partagé sa passion durant ce DAS, aux personnes supervisées qui se sont prêtées au jeu de l'expérimentation, à ceux et celles qui lisant ces pages poursuivront le chemin engagé.

³⁰ Une description plus complète se trouve sur le site de « Relance Narrative ». Consulté le 4 mars 2023 sur <https://relancenarrative.ch>

Bibliographie :

1. Abel, O. (2018). La puissance du langage chez Ricoeur. [Vidéo en ligne], Consultée sur internet le 5 mars 2023 sur <https://www.youtube.com/watch?v=YrVhGd9LW-Y>
2. Anderson, H. (2005). *Conversation langage et possibilités : Une approche postmoderne de la thérapie*. Trad. par A. Robiolio. Satas.
3. Baroni, R. (2016). L'empire de la narratologie, ses défis et ses faiblesses. *Questions de communication*, n°30 : 219-238.
4. Bedell, C. (2020). *Coacher avec l'approche narrative*. InterEditions.
5. Bertaux, D. (2016). *Le récit de vie*. Malakoff : Armand Colin.
6. Bertrand, C. (2015). Supervision narrative centrée compétences: Comment se raconter une autre histoire sur ses compétences professionnelles ? Prévention du risque d'épuisement professionnel. *Thérapie Familiale*, n°36, 201-223.
7. Blanc-Sahnoun, P. (Dir.). (2017). *Les pratiques de l'Approche Narrative*. Paris : InterEditions.
8. Blanc-Sahnoun, P., & Dameron, B. (Dir.). (2009). *Comprendre et pratiquer l'approche narrative : Concepts fondamentaux et cas expliqués*. InterEditions.
9. Boucand, M. (2018). Travail biographique et reconstruction identitaire. Dans M. Boucand, *Une approche éthique des maladies rares génétiques: Enjeux de reconnaissance et de compétence* (pp. 269-280). Toulouse : ERES.
10. Brook, P. (1984). *Reading for the Plot : Design and Intention in Narrative*. Harvard University Press.
11. Bruner, J. (1991). The Narrative Construction of Reality. *Critical Inquiry*, n°18, pp. 1-21.
12. Bruner, J. (2010). *Pourquoi nous racontons-nous des histoires ? : Le récit au fondement de la culture et de l'identité*. Retz.
13. Bruner, J. (2015). *Car la culture donne forme à l'esprit : De la révolution cognitive à la psychologie culturelle*. Retz.
14. Caillé, Ph., & Rey Y. (2017). *Les objets flottants : Méthodes d'entretiens systémiques*. Fabert.
15. Charlier, E. et alii. (2015). *Comment soutenir la démarche réflexive ? Outils et grilles d'analyse des pratiques*. De Boeck.
16. Charon, R. (2015). *Médecine Narrative : Rendre hommage aux histoires de maladies*. Trad. par A. Fourreau et al. Sipayat.
17. Chochinov, H. (2006). Dignity conserving therapy (un traitement qui préserve la dignité). *InfoKara*, vol. 21(3), 104-104. <https://doi.org/10.3917/inka.063.0104>
18. De Shazer, S. (1999). *Les mots étaient à l'origine magiques*, trad. par A. Bonora, Satas.
19. De Villers, G. (2008). Identité versus subjectivité dans le récit autobiographique et en formation d'adultes. *Journal de l'alpha*, n°166, 36-40.
20. Deleuze, G. (1988). *Le pli*. Editions de Minuit.
21. Deleuze, G., & Guattari F. (1980). *Mille Plateaux*. Editions de minuit.
22. Delory-Momberger, C. (2006). *L'acteur social. Le sujet et l'évaluation des politiques sociales*. Editions Pleins Feux.
23. Delory-Momberger, C. (2009). *La condition biographique : Essai sur le récit de soi dans la modernité avancée*. Téraèdre.
24. Donnat, E. (2014). *L'Approche Biographique en supervision : De la réflexivité à la narrativité*. Travail de Diplôme déposé à la Haute Ecole de Travail Social Genève.
25. Donnat, E. (2018). *Construction identitaire et trajectoire de vie : L'approche biographique*. Cours donné à la Haute école de travail social de Genève.
26. Ehrenberg, A. (1995). *L'individu incertain*. Calmann-Lévy.
27. Estèbe, F., & Desvignes, A.-P. (2013). Une Vie, une œuvre : Paul Ricoeur (1913-2005). Vidéo consultée sur internet le 2 janvier 2021 sur : <https://www.youtube.com/watch?v=g3NoJ3SqPac&t=1098s>
28. Foucault, M. (1961). *Folie et déraison : Histoire de la folie à l'âge classique*. Plon.

29. Foucault, M. (1963). *Naissance de la clinique : Une archéologie du regard médical*. PUF
30. Foucault, M. (201). *Pouvoir-savoir : Dits et Ecrits*. Gallimard.
31. Freire, P. & Lefay, L. (2001). *Pédagogie des opprimés ; suivi de Conscientisation et révolution*. La Découverte.
32. Gergen, J. K. (2005). *Construire la réalité : Un nouvel avenir pour la psychothérapie*. Seuil.
33. Gergen, J. K. (2006). *Le soi saturé : Dilemmes de l'identité dans la vie contemporaine*. Trad. par A. Robiolio. Bruxelles.
34. Gergen, J. K. & Gergen, M. (2006). *Le constructionisme social : Un guide pour dialoguer*. Trad. par A. Robiolio. Satas.
35. Ginzburg, C. (1986). *Mythes, emblèmes, traces*. trad. de l'italien par M. Aymard, C. Paolini, E. Bonan et M. Sancini-Vignet, Flammarion.
36. Goupy, F., & Le Jeune, C. (Ed.). (2017). *La médecine narrative une révolution pédagogique ?* Med-Line.
37. Grondin, J. (2008). *L'herméneutique (Que sais-je?)*. PUF.
38. Jobin, G. (2010). Quand narrer, c'est (re)construire : Intrigue et récit en temps de vulnérabilité. Dans A. Pasquier (Ed.), *L'intrigue dans le récit biblique* (pp. 87-107). Peeters.
39. Kuhn, T. (2018). *La structure des révolutions scientifiques*. Flammarion.
40. Lyotard, J. (1979). *La condition postmoderne : Rapport sur le savoir*. Les éd. de Minuit.
41. Maupassant, G. & Michel, C. (2010). *Pierre et Jean : Roman*. Larousse.
42. Mehl-Madrona, L. (2007). *Ces histoires qui guérissent : La sagesse du Coyote*. Trad. par O. Clerc. Guy Trédaniel.
43. Mehl-Madrona, L. (2007). *La Médecine narrative : Raconte-moi la guérison*. Trad. par O. Clerc. Guy Trédaniel.
44. Mengelle, C. (2021). *Grand manuel d'Approche Narrative : Des récits de soi tissés d'espoir et de dignité*. InterEditions.
45. Moigne J.-L. (1995). *Les épistémologies constructivistes* (1^{er} ed. Que sais-je). PUF.
46. Morgan, A. (2015). *Qu'est-ce que l'approche narrative ?* InterEditions.
47. Mori, S., & Rouan, G. (2011). *Les thérapies narratives*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur. (Carrefour des psychothérapies).
48. Mori, S. (2019). *Pratiques de la thérapie narrative*. De Boeck Supérieur.
49. Myerhoff, B. (1982). Life history among the elderly: Performance, visibility and remembering. In J. Ruby (Ed.), *A crack in the mirror : Reflexive perspective in anthropology* (99-117).
50. Orofiamma, R. (2008). Les figures du sujet dans le récit de vie: En sociologie et en formation. *Informations sociales*, n°145, 68-81.
51. Paul, M. (2004). *L'accompagnement : Une posture professionnelle spécifique*. L'Harmattan.
52. Ricœur, P. (1969). *Le Conflit des interprétations : Essai d'herméneutique I*. Seuil.
53. Ricœur, P. (1983). *Temps et récit 1 : L'intrigue et le récit historique*. Seuil.
54. Ricœur, P. (1984). *Temps et récit 2 : La configuration dans le récit de fiction*. Seuil.
55. Ricœur, P. (1985). *Temps et récit 3 : Le temps raconté*. Seuil.
56. Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action : Essai d'herméneutique II*, Seuil.
57. Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Seuil.
58. Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Seuil.
59. Rouzel, J. (2015). *La supervision d'équipe en travail social*. Dunod.
60. Rouzel, J. (Dir.). (2017). *La posture du superviseur : Supervision, analyse des pratiques, régulation d'équipes....* Eres.
61. Ryckel de, C., & Delvigne, F. (2010). La construction de l'identité par le récit. *Psychothérapie*, 2010/4, 229-240.

62. Schapp, W. (1992). *Empêtrés dans des histoires : L'être de l'homme et de la chose*. Trad. par J. Greich. Cerf.
63. Secours catholique, & Université de Rennes 2, (2014, 31 janvier). Maela Paul, chercheuse en sciences de l'éducation : *Pratiques d'accompagnement*. [Vidéo en ligne]. Consultée le 1.6. 2019 sur : <https://www.youtube.com/watch?v=-ZliDRGuEC0>
64. Shankland, R. (2014). Chapitre 11. *La psychologie de la gratitude*. Dans J. Lecomte (Ed.), Introduction à la psychologie positive (pp. 167-179). Dunod.
65. Soullignac R. (2014). La relation thérapeutique dans la perspective de la thérapie narrative. *Dépendances*, n°51 ; 21-23.
66. Soullignac, R. (2015). *Redevenir auteur de sa vie de couple : Aider les couples, les groupes et les professionnels*. Chronique sociale.
67. Soullignac, R. (2016). *Redevenir auteur de sa vie professionnelle : Aider à guérir de la démoralisation au travail*. Chronique sociale.
68. Soullignac, R., & Crettenand, C. (2021). *La Thérapie narrative: Cultiver les récits pour dignifier l'existence*. Chronique sociale.
69. Vacher, Y. (2015). *Construire une pratique réflexive : Comprendre et agir*. De Boeck.
70. Verilhac, C. (Ed.). (2022). *La petite bibliothèque de l'approche narrative : Sources, racines et ressources pour l'accompagnement*. InterEditions.
71. Vermersch, P. (2017). *L'entretien d'explicitation*. ESF.
72. Vial, A. M-R. (2013). *La supervision professionnelle: une relation d'évaluation qui n'est pas du contrôle*. [Article en ligne]. Consulté le 9.2.2023 sur : <file:///Users/professeurs/Desktop/Superviseur-1.pdf>
73. Vygotski, L. S. (1985). *Pensée et langage*. Trad. par F. Seve. Paris : Messidor / Editions Sociales.
74. White, H. (1987). *The Content of Form: Narrative Discourse and Historical Representation*, Hopkins University Press.
75. White, M. (1997). *Supervision as Re-authoring Conversation*. Dans Michael White (Ed.), *Narratives of Therapists' Lives* (pp. 148-171). Dulwich Centre Publications.
76. White, M. (2009). *Cartes des pratiques narratives*. Trad. I. Laplante et N. Beer (Dir.). Satas.
77. White, M., & Epston, D. (2003). *Les moyens narratifs au service de la thérapie*. Trad. par J.-F. Bourse. Satas.

Annexe 1 : Récit d'itinérance en narrativité

Pour que le lecteur comprenne mieux mon lien avec la narrativité, j'aimerais ici raconter le chemin qui m'a conduit vers les « approches narratives », ce qui contribuera également à présenter la diversité de ces pratiques.

Lors de ma participation à un CPT³¹ au CHUV en 2017, l'un des formateurs a évoqué la « Médecine Narrative » pour dire : "écoutons ce que le patient a à nous raconter". L'expression a retenu mon attention. Comme si de simples mots pouvaient guérir ! Intrigué, ma curiosité m'a mené tout droit au livre de Rita Charon paru en anglais en 2006 et qui fait date dans l'histoire récente de cette discipline : *La Médecine narrative : Rendre hommage aux histoires de maladies*. La médecine narrative désigne selon l'auteur : "[...] une médecine pratiquée avec les compétences narratives suivantes : reconnaître, absorber, interpréter et être ému par les histoires de maladie" (Charon, 2015 : 30). Intrigué par cette approche somme toute assez révolutionnaire dans le milieu de la médecine, j'ai parcouru tout ce que j'ai trouvé à son sujet (c'est-à-dire pas grand-chose), en particulier l'ouvrage de François Goupy relatant l'expérience menée à l'université de Paris Descartes en médecine narrative : *La médecine narrative : Une révolution pédagogique* (2017). Au passage, j'avais encore lu les quelques volumes assez étonnant du Docteur Lewis Mehl-Mardona (2007a ; 2007b), qui explique comment il intègre la dimension du récit et même des histoires et légendes, dans le cadre de sa prise en soin médicale.

L'histoire de mon lien avec l'approche narrative se poursuit à Genève à la Haute Ecole de Travail Social où, à l'occasion d'un CAS de *Spécialiste en analyse des pratiques professionnelles* en 2018, j'ai participé à un module intitulé : « *Construction identitaire de la posture d'intervenant/e* » (Donnat, 2018). Les étudiantes et étudiants étaient invités à faire un travail biographique en vue d'intégrer les nouveaux savoirs acquis dans une « biographie d'expérience » ou une « histoire de vie en formation ».

A travers ce module, je découvrais tout le travail mené par Pierre Dominicé, professeur de Science de l'Education à l'Université de Genève dans le champ de la recherche biographique, de même que des auteures et auteurs tels que : Philippe Lejeune ; Gaston Pineau ; Christine Delory-Momberger ; Christophe Niewiadomski et les philosophes qui ont réfléchi à la question de la narration : William Schapp ; Ricœur ; Derrida ; Bruner et d'autres. Intrigué par cette approche, j'ai participé au CAS de *Recueilleur, recueilleuse de récits de vie* donné par l'université de Fribourg en 2020. A l'occasion d'un stage en insitution, j'ai pu découvrir, en unité de soins palliatifs, la pratique de la « Dignity Therapy » (DT), une approche psychologique basé sur le recueil de récit de vie. Elle vise à valoriser le vécu de la personne et lui trouver un sens ultime. Mise au point par le Docteur Harvey Max Chochinov dans les années 2000 au Canada, la DT vient en aide aux personnes en fin de vie en cherchant à renforcer leur sentiment de dignité (Chochinov, 2006).

C'est finalement au cours d'un DAS en *Psychothérapie systémique* (2019-2021) que j'ai pu me familiariser avec la pratique de la « Thérapie Narrative ». Depuis, je crois pouvoir dire que j'ai lu tout ce qui a été publié (en français) dans ce domaine.

De retour à la HETS pour ce DAS de ~~superviseur~~ et enrichi par toutes ces découvertes, j'aimerais utiliser l'opportunité de ce travail pour construire des liens entre ces différents domaines de la narrativité et ma pratique de ~~superviseur~~.

³¹ Le *Clinical Pastoral Training* est une formation de base destinée aux futurs accompagnants spirituels.

Annexe 2 : Compléments à la posture éthique du thérapeute narratif

”Jill Freedman et Gene Combs, deux Américains qui ont eu un rôle déterminant dans la diffusion des idées de la thérapie narrative à travers le monde, ont laissé aux thérapeutes narratifs en herbe, comme aux confirmés, cette série de questions à se poser pour vérifier son positionnement vis-à-vis de son/ses patients.

1. Suis-je à la recherche de plus d'une description ?
2. Mon écoute me porte-t-elle à comprendre comment la réalité expérimentée ou vécue par cette personne a été construite socialement ?
3. Quel langage est ici mis en avant ? Est-ce que j'essaie d'accepter et de comprendre les descriptions linguistiques de cette personne ? Si j'offre une distinction énonciative, pourquoi suis-je en train de le faire ? Quels sont les effets des différentes distinctions linguistiques qui sont mis en avant dans cette conversation thérapeutique ?
4. Quels narrations soutiennent les problèmes de cette personne ? Y a-t-il des narrations dominantes qui oppriment ou limitent la vie de cette personne ? Y a-t-il des indices, des récits marginaux qui n'ont pas encore été exprimés ? Comment pourrais-je inviter cette personne à s'engager dans une « insurrection » de connaissance autour de ses récits marginalisés ?
5. Est-ce que je mets l'accent sur les significations à la place des faits ?
6. Suis-je en train d'évaluer cette personne ou est-ce que je l'invite à évaluer un large domaine de choses (par exemple comment la thérapie marche, quelles sont les directions préférées dans sa vie) ? Suis-je en train de situer mes avis dans mon vécu personnel ? Suis-je transparent quant à mon contexte, mes valeurs, mes intentions, de façon à ce que cette personne puisse évaluer les effets de mes préjugés ?
7. Suis-je bloqué dans un raisonnement « pathologisant » ou normatif ? Suis-je en train de définir les problèmes de mon point de vue ou à partir du point de vue de mon patient ? Est-ce que je me tiens à l'écart des hypothèses d'experts ou des théories ?

L'ensemble de ces questions invitent le thérapeute narratif à adopter une posture réflexive sur sa propre pratique. Plutôt que de se faire croire que ses intentions altruistes sont à l'écart des questions relatives aux rapports de pouvoir dans la société, il est invité à s'interroger sans cesse sur ce que ses interventions véhiculent de pression normative.”

(Soulignac, 2014 : 22-23)

Annexe 3 : L'éthique narrative - Kit de voyage dans les entreprises

”Ce kit de voyage repose sur une série de questions posées par l’Ethique Narrative au praticien, ou à la praticienne, avant de rédiger sa proposition, en cours de mission ou en fin de mission.

Un ou une collègue peut également jouer le rôle de l’Ethique Narrative et avoir avec le praticien, ou la praticienne, une conversation où ces questions et bien d’autres lui permettront d’arrimer plus solidement son identité de coach narratif et ses initiatives sur le paysage de l’action.

Bonjour,

Je suis l'éthique narrative.

Je suis forte et je suis fragile.

Je peux t'aider à éviter les pièges et les dérapages lorsque tu intervies dans les organisations, mais tu peux aussi me faire beaucoup souffrir, voire même m'oublier, lorsque tu m'emmènes avec toi dans certains contextes.

Alors, avec l'aide de 60 de tes collègues coachs narratifs, j'ai élaboré des questions, comme un kit de voyage, qui me permettrait de rester en sécurité, de contribuer au respect des communautés de travail et de t'offrir de la force et de la joie dans tes interventions.

- *Est-ce que tu m'offres une occasion de passer au premier plan de tes interventions et de te soutenir de ma présence ?*
- *En quoi ton intention soutient-elle l'idée que la personne n'est pas le problème ?*
- *Quelles précautions as-tu mises en place pour que les voix minoritaires puissent s'exprimer, être entendues dans le respect et honorer ce qu'elles célèbrent ?*
- *Comment vas-tu honorer les résistances dans ce contexte particulier ?*
- *Quelle précautions as-tu mises en place pour que la documentation des récits des personnes dont la vie est au centre reste leur propriété et ne soient pas détournées par les discours dominants et leurs intentions ?*
- *Ta documentation respecte-t-elle les mots et les intentions des clients ?*
- *Comment ton intention de redonner de la fierté et de la dignité aux personnes dont la vie est au centre se manifeste-t-elle dans tes modalités d'intervention ?*
- *En quoi peux-tu confirmer que ton intervention contribue à rendre auteurs les personnes que tu accompagnes ?*
- *Est-ce que tu m'emmènes avec toi lorsque tu vas dans les entreprises ?*
- *En quoi cette intervention honnore-t-elle les intentions des Pratiques Narratives de restituer la dignité et la beauté dans la vie des personnes et des groupes ?*
- *Comment es-tu toi-même en position de témoigner de ces intentions auprès du client ?*
- *Quels sont tes espoirs pour les personnes avec qui tu vas travailler dans cette intervention ?*
- *Ces espoirs vont-ils dans le sens de la commande passée par le Donneur d'Ordre ?*
- *Quels sont tes espoirs pour toi-même et ton cabinet ?*
- *A quelles valeurs, principes et engagements personnels ces espoirs te renvoient-ils ?*
- *Est-ce que tu me tiens à l'écart des discours dominants du business ?*
- *De quelle façon les exigences de la rentabilité, du chiffre d'affaires ou du business peuvent-ils influencer tes intentions et tes choix ?*
- *S'infiltrer dans ton contexte de travail ?*
- *Quels sont les éléments de ta proposition commerciale qui risquent de m'affaiblir ? A travers quels mots et expressions ? et comment s'y prennent-elles pour entraver ton travail ?”*

(Bedell, 2020 : 165-167)

Annexe 4 : Posture du thérapeute narratif

Pour Gergen, "avec le postmodernisme, ce n'est pas seulement la compétence d'expert du thérapeute en matière mentale qui est mise en doute, mais l'idée d'un « patient » abritant un « esprit à connaître et à modifier » perd également toute crédibilité. L'individu devient un participant à des relations multiples [...]" (Gergen, 2006 : 318-319). Partant de là, en TN, la position d'expert est remplacée par la posture de « non-savoir » selon le terme développé par Goolishian et Anderson et qui devient une condition fondamentale pour le thérapeute. "[...] c'est parce que je ne sais pas, parce que je ne comprends pas que le patient va expliquer et s'expliquer par la même occasion son histoire" (Mori, 2011 : 74). Le patient est expert de lui-même tandis que le thérapeute est expert du processus par le questionnement qu'il propose, l'objectif étant que le patient redevienne auteur et acteur de son histoire.

La capacité honnête et sincère d'être réceptif à l'histoire du patient, de la respecter, de l'entendre et de la suivre est une caractéristique centrale de la posture du thérapeute narratif. Il veut faire sentir à chaque personne engagée dans la conversation que sa version est aussi importante que celle des autres. "C'est une attitude de multipartialité, dans laquelle un thérapeute prend parti pour tous, simultanément. [...] La tâche du thérapeute ne consiste pas à déconstruire, reproduire ou reconstruire le récit, mais à faciliter et à participer à sa narration et à sa re-narration" (Anderson, 2005 : 112-113).

Le thérapeute s'engage donc dans une collaboration avec le patient pour rechercher et construire des solutions avec lui plutôt que de les proposer, encore moins de les imposer. C'est peut-être le terme de « curiosité bienveillante » qui caractérise le mieux la posture du thérapeute narratif. Crettenand (2021) parle aussi d'« émerveillement » pour décrire l'attitude du thérapeute face aux trésors que recellent chaque histoire de vie.

Cette posture peut finalement être dite « influente », non qu'elle exercerait un pouvoir de sens sur le patient ou qu'elle chercherait à imposer ses vues, ce qui serait contraire au « non-savoir », mais parce qu'elle cherche à faire émerger des « alter-narrations »:

Le praticien est *influent* non pas dans le sens où il fixe un échéancier de consultation ou délivre des interventions, mais dans le sens où il construit, par ses questions et réflexions un étayage qui permet aux personnes de décrire de façon plus riche les histoires alternatives de leurs vies, de mettre un pied et d'explorer des territoires négligés de leurs vies et enfin d'appivoiser les savoirs et les compétences que leurs vies démontrent pour mieux adresser les questions, les difficultés et les problèmes concernés (Mengelle, 2021 : 67).

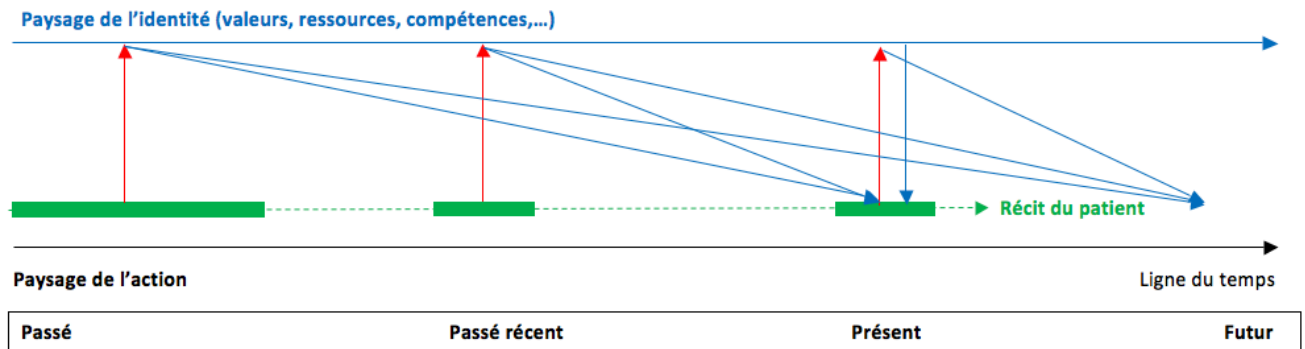
Enfin, pour Soullignac, la posture du thérapeute narratif "se fonde sur une éthique du respect de l'individu envisagé comme émergence relationnelle donc multiple et changeant en fonction des contextes. Une éthique du renoncement aux vérités absolues donc émergence d'une multitude de vérités contextuelles. Une éthique de la relation favorisant la collaboration plutôt que les relations hiérarchisées, favorisant la relation désirée plutôt qu'imposée" (Soullignac, 2015 : 46-47).

(D. Nagy, 2023)

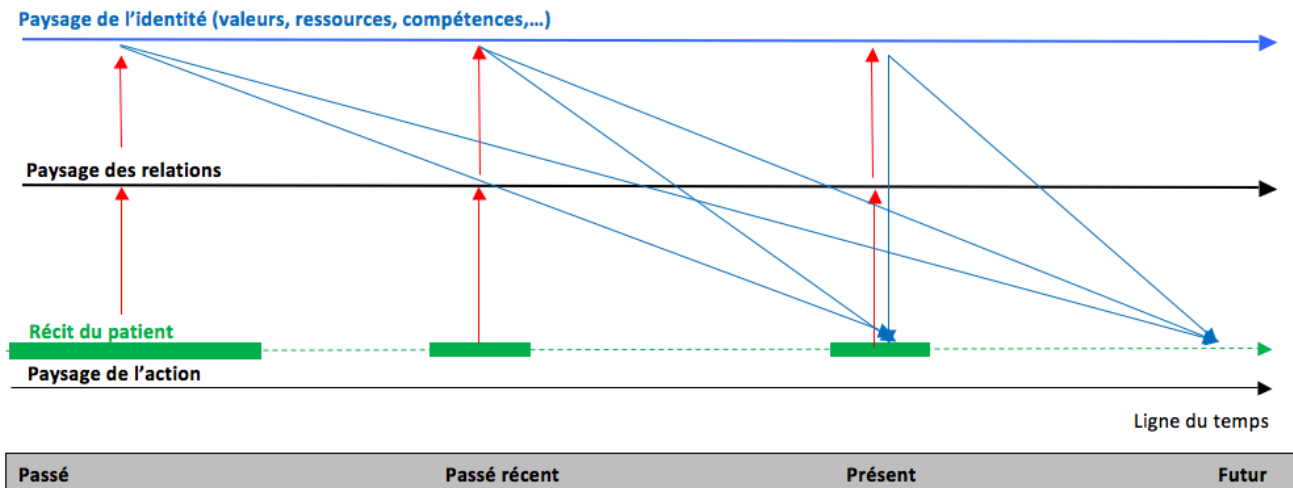
Annexe 5 : Carte du paysage de l'action et du paysage de l'identité

La réflexion de White (2009) autour du paysage de l'action et celui de l'identité m'amène à proposer le schéma suivant pour définir ces entretiens qui visent à mobiliser le paysage de l'identité de la personne en vue d'une actualisation dans le présent.

Pratiquement, le récit du patient (en vert) va être questionné pour en faire émerger des conclusions identitaires différentes de celles qui entretiennent le problème (paysage de l'identité en bleu). Une fois qu'un accord a été trouvé avec le patient à propos de ces conclusions identitaires alternatives, ces compétences pourront être remobilisées ou réinjectées dans la situation présente pour tenter de l'appréhender différemment.



Parfois, c'est en ayant recours au questionnement circulaire que la conversation thérapeutique permet de faire émerger des conclusions identitaires nouvelles. C'est pourquoi j'ai élaboré cette deuxième carte qui fait intervenir le paysage des relations (en noir) comme intermédiaire entre le paysage du récit et celui de l'identité. (Ex. "Quelles qualités vous attribuerait votre femme si elle voyait avec quel courage vous faites face à la maladie ? Qu'est-ce qu'elle dirait de vous ?")



Annexe 6 : Protocole d'une cérémonie définitionnelle

Choix du témoin

Effectué par la personne dans son club de vie, éventuellement suggéré par le praticien narratif :
Qui est la personne que vous voulez honorer en la choisissant comme témoin privilégié de votre projet pour votre vie ?

Briefing du témoin, en présence de la personne

Vous allez assister à une conversation que je vais mener en interrogeant la personne.
Vous allez écouter très attentivement les mots, les réactions, les silences de la personne.
Vous allez vous concentrer sur votre ressenti, sur ce que provoquent les paroles de la personne en vous.
A certains moments, avec la permission de la personne, je vais vous interroger. Je vous interrogerai sur ce que vous avez entendu.
En aucun cas vous ne devez faire un résumé de ce que vous avez entendu, émettre une évaluation ou un jugement, ni donner un conseil.
Le témoin ne doit pas devenir le centre de la conversation et ne doit intervenir que s'il est interrogé.

Structure possible de la cérémonie définitionnelle (en trois étapes)

- 1) Narration par la personne au centre de la cérémonie
 - La personne est interrogée par le praticien narratif sur son cheminement, sur ses conclusions sur sa vie, sur ses valeurs et projets, sur son identité personnelle et relationnelle préférée en présence du témoin.
 - Le témoin est invité à écouter intensément.
- 2) Re-narration de cette narration par le témoin extérieur
 - Le témoin est interrogé par le praticien narratif, en présence de la personne, sur ce qu'il a entendu et ressenti pendant la narration. Le praticien reste vigilant au cadre.

Exemples de questionnement en 4 positions lors de la consultation du témoin extérieur :

- (Ecoute et prise en compte) Quels sont les mots et expressions de la personne qui ont retenu particulièrement votre attention ?
 - (Effet miroir) Quelle image cela vous donne de ce qui est important pour elle ? Est-ce que vous auriez une image, une métaphore pour illustrer cela ?
 - (Connection) Comment est-ce que cela résonne dans votre propre vie ?
 - (Influence) Est-ce que cela vous donne, à vous, une idée pour votre avenir ?
 - Est-ce que vous souhaitez ajouter quelque chose ?
- Le témoin est remercié.

- 3) Re-narration de cette re-narration par la personne qui est au centre de la cérémonie.

Questionnement parallèle à celui du témoin :

- Est-ce que je peux vous poser des questions sur ce que vous venez d'entendre ?
- Quels mots et expressions du témoin avez-vous retenus ?
- Quelle image cela vous donne de vous-même ? Comment est-ce que cela résonne dans votre vie ? Par rapport à votre projet ?
- Qu'est-ce que cela vous inspire pour votre avenir ?
- Est-ce que vous souhaitez ajouter quelque chose ?

(Bedell, 2020 : 44-45)

Annexe 7 : Comment échafauder la zone proximale de développement

Pour White, le cheminement progressif à travers des catégories de questionnement qui offrent progressivement un plus haut niveau de distanciation jouent un rôle important dans l'échafaudage de la zone entre ce qui est connu et familier et ce qu'il est possible de savoir et de faire (White, 2009 : 280).

1. Tâches de bas niveau de distanciation :
Ces questions favorisent l'attribution de signification aux événements du monde de la personne qui lui sont peu familiers, ou ont été jetés dans l'anonymat.
2. Tâches de niveau moyen de distanciation :
Ces tâches invitent les personnes à mettre en relation des événements spécifiques de leur monde en développant des liaisons associatives qui créent des liens et des relations entre ces événements".
3. Tâches de niveau moyen-haut de distanciation :
Ces tâches encouragent les gens à réfléchir, à évaluer, à prendre conscience et à tirer des enseignements à partir de ces liaisons associatives".
4. Tâches de haut niveau de distanciation :
Ces tâches encouragent les personnes à formuler des concepts concernant la vie et l'identité, issus des prises de conscience et des apprentissages fait à partir de leur environnement concret et spécifique".
5. Tâches de très haut niveau de distanciation :
Ces tâches facilitent le développement de propositions pour avancer dans la vie en accord avec les concepts nouvellement développés concernant la vie et l'identité, la formulation de prévisions de résultats de ces propositions d'action, la planification et le démarrage de ces actions.

(White, 2009 : 279-280)

Etapes vers une plus grande autonomie :

- "Se séparer de certains aspects de ce qui lui est connu et familier à propos de sa vie et de son identité.
- Commencer à bouger vers ce qu'il lui serait possible de savoir à propos de sa vie et de son identité, et vers ce qu'il lui serait possible de faire.
- Réussir à traverser l'espace entre ce qui lui est connu et familier et ce qu'il serait possible qu'elle sache et qu'elle fasse.
- Trouver le genre d'appui qui pourrait la soutenir dans toute initiative qu'elle prendrait pour trouver son chemin au travers de cet espace.
- Obtenir de l'aide pour dresser un échafaudage dans cette espace, de façon à ce qu'elle puisse le traverser par étapes adaptées.
- Passer son itinéraire en revue de façon à en ajuster la trajectoire.
- Repérer ce qu'elle apprend à propos de ce qui est important pour elle et de ce à quoi elle accorde de la valeur dans sa vie pendant qu'elle traverse cet espace.
- Commencer à réfléchir aux étapes qu'elle pourrait emprunter pour influencer le cours de sa vie, d'une façon qui soit en harmonie avec ce qu'elle apprend de ce qui est important pour elle et avec ce à quoi elle accorde de la valeur dans la vie" (White, 2009 : 273-4).